211 29 OCTOBRE 1949 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

CHASSE PRÉSIDENTIELLE A RAMBOUILLET

Les complications de la crise ministérielle n'ont pas fait ajourner la traditionnelle chasse offerte par le président de la République en l'honneur du Corps diplomatique dans les tirés de Rambouillet. Malgré ses nombreuses préoccupations M. Vincent Auriol avait tenu à venir admirer le tableau, qui fut bien fourni (494 faisans, 167 lapins). L'ambassadeur des États-Unis, M. David K. Bruce, se distingua en tuant un faisan blanc, qui est une pièce fort rare. Phot. Acme.

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (Livres)	6 mois...	2-10-6	3-4	3-10	3-19
	Un an...	5-1	6-8	7	7-18
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars)	6 mois...	7	9	9,15	11
	Un an...	14	18	18,25	22
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258,50	262,75	318,50
	Un an...	405,50	517	525,50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38,25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

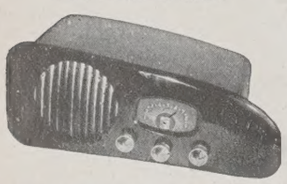
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

VU AU SALON DE L'AUTOMOBILE

SUR VOTRE CITROËN



... sans modification du tableau de bord, vous monterez un poste radio *Monarch*, type spécial pour *Citroën*, équipé des fameux tubes américains Sylvania.

Votre voiture vous apportera ainsi le confort et l'agrément.

Renseignements et essais chez tous agents Citroën et MONARCH, 69, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, Paris (17e).

UN STAND TRÈS REMARQUÉ

Les Établissements SAINTAGNE présentaient au Salon leurs spécialités O. D. A., qui intéressèrent tout particulièrement les visiteurs.

Ces ingénieux accessoires constituent en effet de précieux auxiliaires au service de l'automobiliste, lui facilitant l'entretien de sa voiture et supprimant les causes de nombreux désagréments par le contrôle qu'ils exercent sur le bon fonctionnement de certaines pièces.

Parmi ces spécialités nous relevons notamment :

Le *Thermomètre à distance O. D. A.* qui, monté sur le tableau de bord, permet à l'automobiliste de connaître de façon constante la température du moteur.

Le *Superhuileur*, indispensable pour le graissage des hauts de cylindres.

Le *Filtre à essence*, accessoire des plus précieux puisqu'il évite l'encrassage du carburateur, et par conséquent la panne. Il s'adapte à tous les moteurs.

Le *Contacteur dépanneur*, appareil électrique de secours en cas de panne de bobine ou de condensateur. Il sert également d'antivol sonore.

Le *Pistolet de gonflage*, qui s'adapte facilement sur toutes marques de pneus et mesure la pression. Il est muni d'un bouton de décompression.

Le *Vérificateur de pompe à essence*, qui contrôle la pression de la pompe à essence.

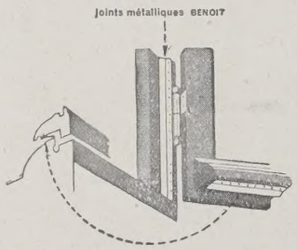
En plus de ces accessoires, le stand des Établissements SAINTAGNE présentait des tirettes contacteurs, graisseurs, toute robinetterie, vérificateurs antirossignol, attache-capot, commande d'avance sous-volant, etc.

Pour tous renseignements : Établissements SAINTAGNE, 72 à 80, rue Saint-Fargeau, Paris. Tél. MEN 62-32.

FENÊTRES BIEN JOINTES...

Hiver moins cher... et quel confort!..

Les joints métalliques Benoit, placés en feuillure des fenêtres et portes, vous défendent contre froid, pluie, vent, bruit, poussières.

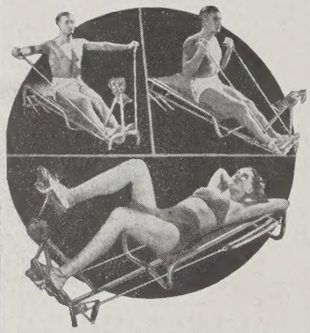


Économie de chauffage d'au moins 35 %. Garantis dix ans, les joints Benoit sont posés dans toute la France et l'Afrique du Nord par nos techniciens.

Demandez références et documentation N° 46 sans engagement : aux Établissements E. BENOIT et Cie 11, rue des Petites-Ecuries, Paris 10e TAI 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès Les Brises, Pointe Pescade.

GARDEZ UN CORPS JEUNE

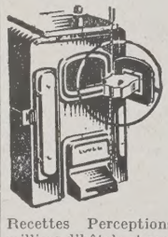
Un quart d'heure par jour d'un exercice agréable que vous ferez chez vous, quel que soit votre âge, vous donnera d'étonnants résultats : galbe des jambes, équilibre harmonieux de tout le corps, réduction du ventre et des hanches,



affermissement des chairs, étonnante jeunesse corporelle. Réglable à volonté, silencieux, peu encombrant, ADAMS TRAINER est l'appareil d'exercice en chambre le plus complet, le plus pratique.

Renseignez-vous sans tarder, *gratuitement* vous recevrez la brochure *Beauté, Santé, Jeunesse* en écrivant à ADAMS, 3, quai Jean-Moulin, Lyon (FI).

ÉCONOMISEZ 25 à 35 % DE CHARBON



en adaptant sur vos chaudières de chauffage central l'économiseur EDCO.

Quelques clients : Chemins de Fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Recettes Perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province.

Brochure gratuite sur demande.

Chez les entrepreneurs de chauffage ou EDCO, Service 20. 216, rue de Rivoli, Paris-1er (Tuileries). OPE 87-17.

VACANCES TROP COURTES...

Oui, certes, et pour cause... mais vous pouvez prolonger l'effet bienfaisant de votre trop court séjour au grand air en utilisant un appareil OZONAIR.

Générateur d'ozone et d'oxygène naissant, cet appareil crée véritablement une atmosphère vivifiante comparable à celle de la campagne. C'est, en effet, l'oxygène naissant qui relève le taux d'oxyhémoglobine chez les sujets anémiés. OZONAIR détruit en outre les odeurs de cuisine, W.-C., tabac. Il ajoute ainsi au confort de l'habitation tout en assurant une hygiène meilleure. Au bureau, à l'appartement, à l'usine, utilisez OZONAIR. Fonctionnement électrique ; consommation nulle.

Notice franco : OZONAIR, 63, rue de Lancry, Paris (10e). BOT. 24-10.

A LA CHASSE

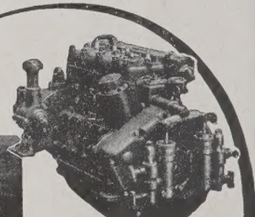
Avec l'automne viennent les joies de la chasse et les paysages aux coloris merveilleux. C'est le moment des passages de canards sauvages, de sarcelles, de poules d'eau, c'est aussi celui de l'affût à l'aube, dans les marais ou à la hutte.

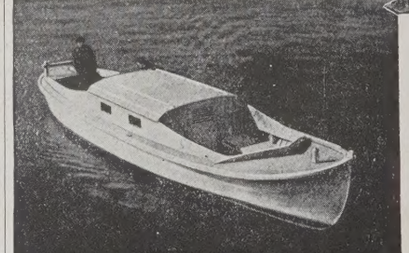
C'est le moment où le chasseur suit la vie intense cachée dans la nature et épie au plus près la vie du gibier et des oiseaux migrateurs.

Aussi bien de jour que de nuit il lui est indispensable d'utiliser des jumelles HUET, 50 % plus claires grâce à leur optique traitée et utilisables d'une façon optimum.

C'est le cadeau rêvé, auquel toute femme doit penser, car les jumelles HUET sont indispensables à l'homme dans toutes les manifestations de sa vie sportive et touristique.

La pinasse
COUACH
TYPE "ARCOA" 48





COUACH
ARCACHON - FRANCE

PINASSE équipée du moteur marin 15 CV COUACH, à régime lent et pompe à pistons.

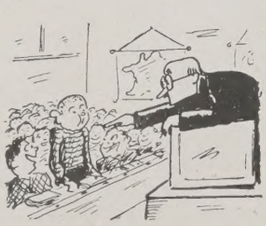
Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LES SATISFAITS

— T'as l'air bien crâneur aujourd'hui ?

— Y-a d'quoi ! Paraît que je suis tout l'portrait d'un type qui a gagné 6 millions au Sweepstake !...



HISTOIRE

— Elève Pénible, pourquoi Charlemagne créa-t-il les écoles ?

— Ben... parce qu'il n'avait plus l'âge d'y aller, probable.

L'ANNÉE BALZAC

— Vous mettrez en vitrine *un Ménage de garçons*. Les gens croiront que c'est un roman de mœurs modernes !

INQUISITION

— Eh bien, que pensez-vous du supplice du « brodequin » ?

— Il me serre un peu trop. Vous n'auriez pas la pointure au-dessus ?

PAS PAREIL

— Ça t'amuse d'aller pleurer ? On a pourtant assez d'embêtements dans la vie !

— Oui. Mais au ciné, c'est le malheur des autres !

CINQUIÈME ANNÉE

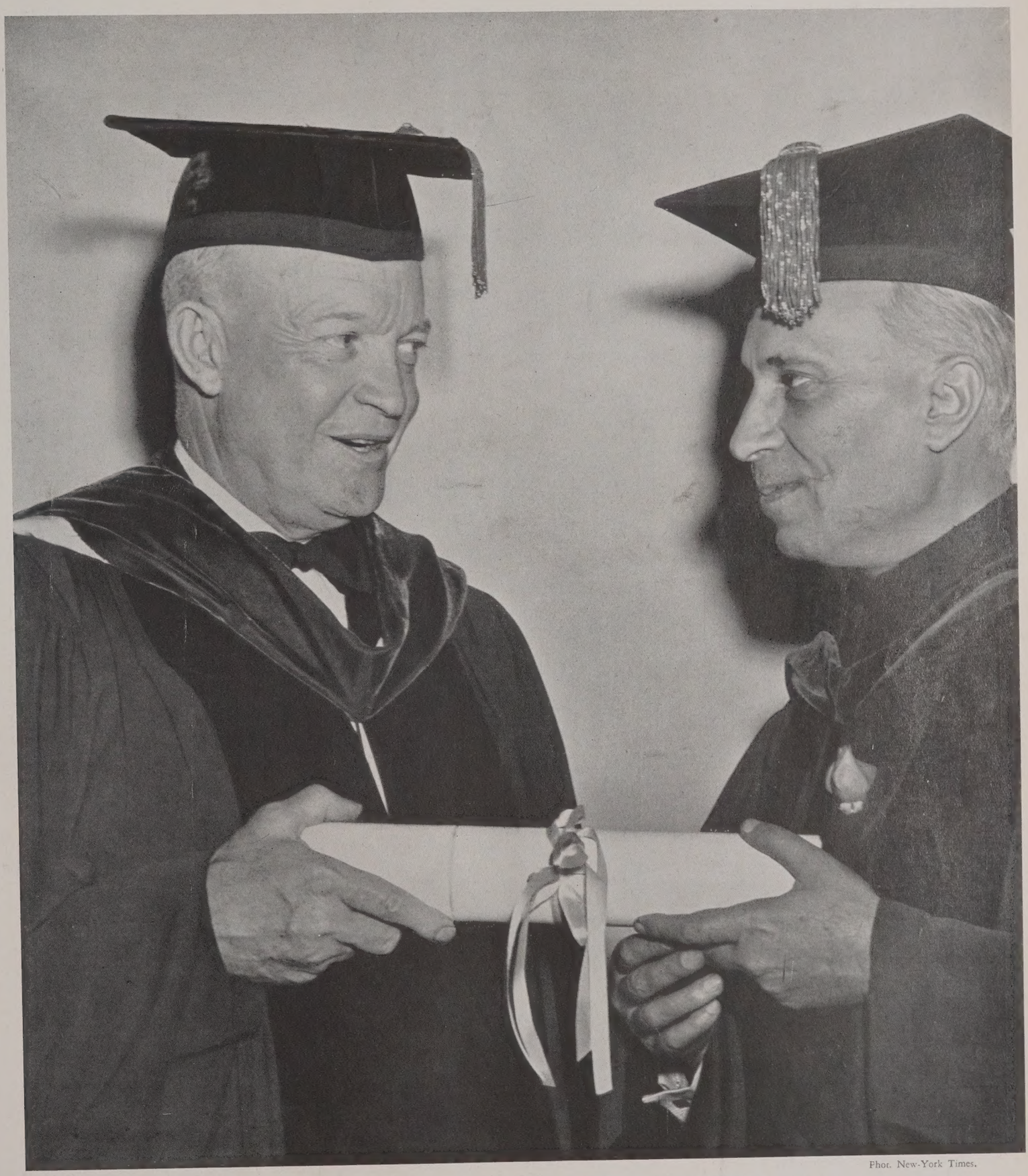
NUMÉRO 211

29 OCTOBRE 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL



Phot. New-York Times.

LE PANDIT NEHRU A L'UNIVERSITÉ DE COLUMBIA

Lors d'un séjour aux Etats-Unis, où il a examiné avec diverses personnalités les problèmes asiatiques, S. E. le pandit Nehru, premier ministre de l'Inde, a reçu le diplôme de docteur *honoris causa* de l'Université de Columbia des mains du général Eisenhower, son président.

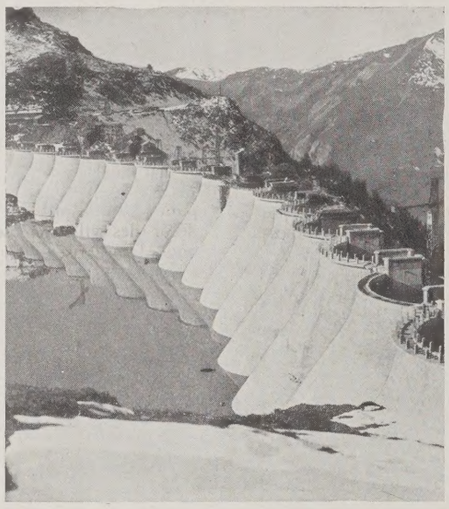
INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A PARIS, S. M. Mohamed Zaïr Chah, roi d'Afghanistan, venu consulter des ophtalmologistes, passe en revue la compagnie d'honneur dans la cour de l'Elysée, où il va être l'hôte à déjeuner de M. Vincent Auriol.

AU BOURGET, S. M. l'impératrice d'Annam, qui va rejoindre à Dalat S. M. Bao Daï, s'est embarquée à l'aérodrome sur un avion D. C. 3 qui a été offert par le gouvernement français à la République du Vietnam.

A LONDRES, le duc d'Edimbourg, qu'on voit en compagnie de lady Mountbatten et de sa fille lady Pamela, a pris l'avion pour Malte, où il va rejoindre le destroyer *Chequers* en qualité de premier lieutenant.

A BRUXELLES, l'archiduc Charles d'Autriche, fils de feu l'empereur Charles et de l'impératrice Zita, s'est fiancé avec la princesse Yolanda de Ligne. Les deux fiancés (debout) au château familial de Belœil.



EN SAVOIE, le barrage du lac de la Girotte a été inauguré. Situé à 1.720 mètres d'altitude, dans la région de Beaufortin, ce barrage alimentera sept usines dont la production atteindra 200 millions de kWs.

A PARIS, le prince héritier Gustave-Adolphe de Suède, qui se rendait en Italie, s'est arrêté pour un bref séjour. Il a été reçu sur le quai de la gare du Nord par l'ambassadeur de Suède, S. E. M. Westmann.

QUAI D'ORSAY, un ancien champion de kayak, Marcel Bardiaux, a procédé sur la Seine aux essais d'un voilier, le *Quatre-Vents*, qu'il a construit lui-même dans l'intention d'accomplir le tour du monde.

A NEW-YORK, onze leaders communistes, parmi lesquels Henry Winston (à gauche) et Eugène Dennis, ont été condamnés sous l'inculpation de vouloir renverser par la force le gouvernement des Etats-Unis.

A ROME, près de 400 motocyclistes ont reçu dans la cour du palais d'Eté la bénédiction pontificale. Le Souverain Pontife y a ajouté un sage conseil : « N'oubliez pas, a-t-il dit, d'être prudents sur la route. »

OÙ EN EST L'EXPÉRIENCE BAO DAÏ ?

Une interview de M. LÉON PIGNON

Voilà près d'un an que M. Léon Pignon, haut commissaire de France en Indochine, a pris son poste. A son arrivée la situation du Viet-Nam était confuse encore. La France, certes, s'était déjà efforcée de déterminer une politique claire qui tînt compte des aspirations essentielles du peuple vietnamien. Les accords de la baie d'Along, conclus par M. Bollaert avec S. M. Bao Daï, en témoignent. Mais le développement d'une telle politique supposait le retour au Viet-Nam de l'empereur apportant à son peuple un traité qui devait servir de base aux relations franco-vietnamiennes. A cette tâche essentielle M. Pignon a consacré ses premiers efforts. Dans le même désir de donner à la politique française des bases solides, le haut commissaire a négocié un traité définitif avec le royaume du Laos et un autre traité avec le royaume du Cambodge.

Cependant, au milieu de ces conjonctures favorables, l'opinion française a ressenti quelques inquiétudes sur l'évolution des événements en Indochine. D'une part, elle a pu croire que toute cette action tenace pourrait s'effondrer par suite d'un éventuel échec de la Commission des accords. D'autre part, la descente rapide des troupes de Mao Tse Tung vers les frontières du Tonkin risquait de créer une situation préjudiciable à ce qu'on appelle l'expérience Bao Daï. **France-Illustration** ***s'est efforcée d'obtenir du haut commissaire, dès son arrivée à Paris, des précisions sur ces deux points particuliers, et voici les réponses que M. Léon Pignon a bien voulu donner aux questions que nous lui avons posées.***

L'opinion française s'est récemment inquiétée de ce qu'elle a appelé la politique de neutralité de S. M. Bao Daï ; croyez-vous à l'exactitude de cette expression ?

Devant les problèmes posés par la complexité de la situation politique au Viet-Nam, S. M. Bao Daï, dès son retour au pays, quelle que soit la décision qu'elle entendait prendre, devait adopter une position qui, en donnant satisfaction à certains côtés de l'opinion, rangeait contre elle un nombre important d'opposants.

Le devoir de S. M. Bao Dai était de travailler à la restauration du bonheur de son peuple, et vous m'accorderez qu'elle avait le droit d'emprunter les méthodes qui lui paraissaient les mieux adaptées.

Or parmi les obstacles que Sa Majesté trouvait sur son chemin pour parvenir à cet objectif essentiel se trouvaient, en dehors des forces armées relevant de la IIIe Internationale, qui, par le seul fait de leur obédience à Moscou ne pouvaient pas adhérer à sa politique, un nombre très important de nationalistes honnêtes qui n'avaient pris les armes que dans l'espoir d'obtenir ces mêmes libertés que l'empereur avait exigées en faveur de son pays avant d'y retourner pour prendre ses responsabilités.

Il ne s'agissait donc pas pour le souverain de se montrer neutre entre les forces démocratiques et celles du communisme totalitaire, mais d'affirmer qu'il apportait à l'ensemble du peuple vietnamien la satisfaction de ses désirs les plus chers, et qu'il n'était pas opposé, bien au contraire, au ralliement des nationalistes qui ne luttaient que pour obtenir ces libertés sans aucune arrière-pensée communiste. On comprendra aisément qu'il était impossible de faire éclater d'un seul coup la vérité aux yeux d'hommes durcis au cours d'une lutte dirigée par des cadres inflexibles qui s'efforçaient d'entretenir une équivoque systématique entre les objectifs purement nationaux et ceux qu'ils cherchaient à imposer aux Vietnamiens en faveur de leur idéologie dévorante. Il fallait donc que la porte restât ouverte aux nationalistes de bonne volonté.

Constatez-vous une augmentation de la popularité de S. M. Bao Daï auprès des masses vietnamiennes ?

J'ai toujours pensé que S. M. Bao Daï avait gardé beaucoup de prestige sur ses anciens sujets. Je dois cependant avouer simplement que j'ai été saisi par l'importance et la chaleur de l'accueil que lui ont réservé en particulier les populations citadines de Hué et d'Hanoï, et encore plus par l'enthousiasme indescriptible qu'elle a soulevé tout récemment en passant à travers les campagnes du delta tonkinois.

Des rumeurs pessimistes ont circulé sur les travaux de l'actuelle commission des accords. Ont-elles quelque fondement ?

Je ne vois pas de raison de me montrer pessimiste sur le déroulement de la conférence franco-vietnamienne chargée d'appliquer les accords du 8 mars 1949. En effet ces accords sont suffisamment nets dans la lettre et dans l'esprit, et je crois que la France a suffisamment prouvé son désir de les respecter pour que le Viet-Nam se montre d'une égale bonne foi.

D'ailleurs, jusqu'ici, les négociateurs français se plaisent à rendre hommage à l'atmosphère cordiale et même agréable dans laquelle se déroulent les négociations.

Quel est dans le système gouvernemental vietnamien le rôle des trois gouverneurs (du Nord, du Centre et du Sud viet-nam) par rapport au gouvernement lui-même ?

Je pense qu'il ne m'appartient pas d'étudier ici des institutions de caractère purement vietnamien. Vous pouvez d'ailleurs vous référer utilement aux premières ordonnances organiques signées par S. M. Bao Daï en tant que chef de l'Etat et président du premier gouvernement vietnamien.

Quelle est la signification de la mission d'amitié envoyée par S. M. Bao Daï auprès de divers gouvernements étrangers ?

D'après les accords du 8 mars 1949 le Viet-Nam doit acquérir une véritable personnalité internationale. Il est donc nécessaire que des représentants de son gouvernement légitime puissent faire connaître ses intentions aux nations démocratiques, avec lesquelles il devra entretenir des rapports étroits et amicaux.

Croyez-vous qu'une approbation du gouvernement américain du document qui sortira des travaux de la commission des accords serait de nature à en augmenter la valeur auprès de l'opinion vietnamienne ?

Je ne peux pas interpréter l'opinion vietnamienne, mais je pense qu'elle ne pourra que réagir très favorablement à l'approbation de l'opinion internationale, et notamment de l'opinion américaine.

Croyez-vous à la possibilité de relations de bon voisinage avec les communistes chinois, au cas où ils parviendraient à la frontière du Tonkin ?

Comme vous pouvez bien le penser, il n'existe du côté français aucun désir *a priori* d'entretenir de mauvaises relations avec quelque régime que ce soit en Chine. Je n'ai aucun élément d'appréciation qui me permette de répondre plus précisément à votre question.

Quelles seront les mesures prises à l'égard des troupes nationalistes qui voudraient se réfugier en Indochine ?

Il existe des règles de droit international que nous ne pouvons transgresser, et nous sommes décidés à les appliquer.

Au cas où les nationalistes se maintiendraient dans le sud-ouest de la Chine, dans quelles mesures l'Indochine autoriserait-elle leur ravitaillement ?

Des échanges économiques entre l'Indochine et les pays voisins sont normaux et indispensables. Jusqu'ici nous ne voyons pas la nécessité de les soumettre à des exigences politiques.

Envisagez-vous, comme semblent le désirer les nationalistes chinois, la remise en état de la ligne de chemin de fer Hanoï-Kunming, du moins en ce qui concerne le tronçon sur territoire tonkinois ?

Je pense que dès que la situation politique le permettra la remise en état des chemins de fer du Tonkin sera une nécessité, dans le simple intérêt de l'économie nationale vietnamienne.

Existe-t-il déjà un pont aérien entre Haïphong et Kunming ? Dans quelle mesure ce pont pourrait-il se développer ?

Il existe dans le cadre des accords toujours valables entre la France et la Chine des relations aériennes normales entre Haïphong et Kunming. Ces liaisons sont assurées par des compagnies d'aviation qui appartiennent à différentes nations.

Il serait toutefois très inexact de présenter l'activité normale de ces lignes comme une sorte de pont aérien.

La politique française en Extrême-Orient et plus particulièrement en Indochine s'inspire-t-elle des principes qui pourraient être à la base d'un pacte du Pacifique ?

Depuis la signature de l'accord du 8 mars 1949 et du traité passé avec le Laos, qui doivent être bientôt complétés par un accord avec le Cambodge, la France s'est orientée délibérément vers l'instauration dans les anciens Etats protégés d'Indochine de gouvernements indépendants et démocratiques associés à l'Union française. Cette indépendance, la France considère qu'elle en est la garante et que les forces qu'elle possèdèe en Indochine ont le devoir de protéger le Viet-Nam, le Cambodge et le Laos contre toute intervention étrangère quel que soit l'aspect qu'elle revête : invasion militaire ou action subversive menée de l'intérieur par des agitateurs inféodés à une idéologie étrangère à ces pays.

Si un pacte du Pacifique doit un jour prendre corps, son objectif essentiel sera de créer entre les Etats participants une entente assez étroite pour les mettre en état d'opposer un front solide à l'invasion des adversaires de la démocratie et de la liberté.

Si ce pacte est conçu dans cet esprit il existera une entière communauté de vues entre la France et les puissances qui travailleront à renforcer la cohésion des pays du Sud-Est asiatique.

Enfin, sur le plan purement économique tout effort tendant à établir une meilleure organisation dans les rapports des puissances intéressées au maintien de la paix dans le Sud-Est asiatique rencontrerait notre appui. Cet effort ne serait d'ailleurs réellement utile que dans la mesure où il permettrait d'élever le niveau de vie des populations des pays du Sud-Est asiatique.

Mais dans tous ces domaines la France n'acceptera d'agir qu'en plein accord avec les gouvernements vietnamien, cambodgien et laotien.

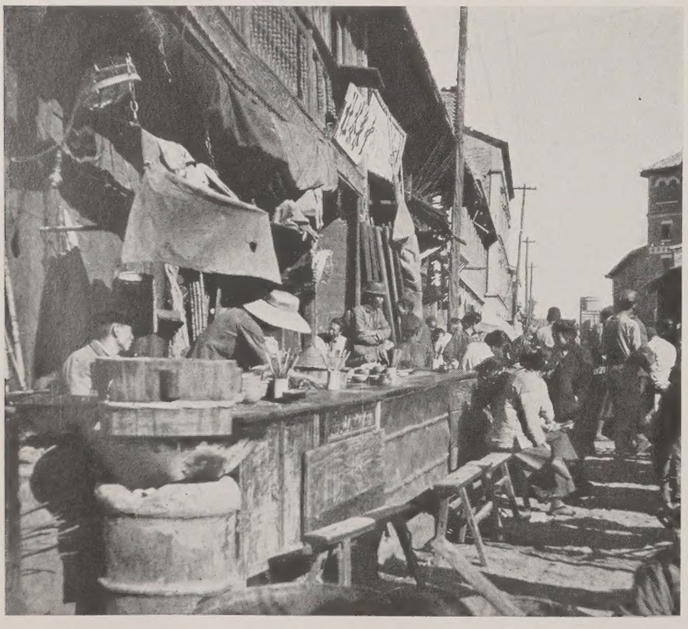
LE YUNNAN

PLAQUE TOURNANTE DE L'ASIE

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

LA PORTE SUD DE KUNMING. AU DELA S'ÉTEND ENCORE LA VILLE MODERNE.

LA RIVIÈRE DE KUNMING ET SON PONT PRINCIPAL LORS DES BASSES EAUX.



MALGRÉ LES ÉVÉNEMENTS, LES RUES DE KUNMING SONT TOUJOURS ANIMÉES.

On aurait difficilement pu croire que la ville avait été en révolution, ou presque, quelques jours auparavant. Certes, il y avait bien des contre-coups : 2.000 personnes avaient été discrètement « cueillies » par les milices de Lou Han, le gouverneur du Yunnan. Le gros était représenté par des professeurs et des étudiants qui avaient dansé en avance la fameuse ronde de la « libération », celle qui transforme l'avance des troupes de Mao Tse Toung en une immense partie de danse de Saint-Guy. Mais le lot comprenait aussi des gens d'importance, « businessmen » dits libéraux, conseillers dits autonomistes, tous ceux qui avaient joué l'autre carte. On avait même raconté que Miao le milliardaire, le maître de l'étain, aurait été de la fournée — mais ce bruit-là était inexact. Quoi qu'il en soit, des avions avaient emmené une centaine de malheureux vers Canton, sans doute pour des jugements expéditifs ; d'autres auraient été camionnés en pleine campagne et fusillés sans complications.

La répression n'avait aucunement changé le grouillement humain de Kunming, cette mêlée des voitures américaines et des caravanes de chevaux, des bonzes pouilleux dans leurs hardes jaunâtres et des soldats sanglés de kaki. Jamais la cité n'avait été aussi pittoresque dans sa gamme des matières et des couleurs : la boue de la terre et des murs, reflets vernissés des toits, tristesse des eucalyptus et des pêchers, et surtout la calvitie ocre des montagnes encerclantes, avec le fameux Si-Chan percé de pagodes troglodytes qui se mirent dans le lac de turquoise. Le drame avait passé à côté — celui d'un homme, à savoir le général gouverneur Lou Han, devant un ultimatum de Tchiang Kaï Chek : et cependant de la décision que devait prendre Lou Han allait dépendre pour une part le destin de la Chine nationaliste.

Mais cette crise brève et fiévreuse n'a été que la conclusion d'une longue tragi-comédie qui a commencé il y a plus de vingt ans dans le cadre d'un Yunnan encore moyenâgeux, tout au bout de la Chine et du monde.

Jusqu'à la dernière guerre le Yunnan n'avait guère intéressé que les Français ; c'était pour eux, depuis l'époque dite des partages de la Chine — vers 1900 — une zone naturelle d'influence en tant que prolongement du Tonkin. Cette contrée ne menant nulle part avait été rattachée au monde, en l'espèce au port indochinois de Haïphong, par ce chef-d'œuvre français de la technique, ce chemin de fer du Yunnan escaladant en quelques centaines de kilomètres des rebords abrupts, presque verticaux, à plus de 2.000 mètres. Les Français avaient projeté d'aller plus loin, mais, sans doute à cause de la guerre 1914-1918, ce plan ne fut pas réalisé, et ils se contentèrent de surveiller, amicalement, les ébats des seigneurs yunnanais de la guerre, toujours de plus en plus indépendants à l'égard du gouvernement central.

C'était la vieille Chine, avec une équipe victorieuse au pouvoir, des rivaux s'efforçant de lever des armées, des bandits qui n'étaient pas encore devenus généraux, des villes craintives tapies derrière leurs murailles épaisses, beaucoup de tractations — et parfois quelques têtes coupées. Cependant toutes ces luttes féodales devaient s'achever par un proconsulat — on dirait maintenant une dictature. Tout d'abord les habitudes anciennes avaient été ébranlées par la révolution chinoise de 1911. Tang Ky Yao, le célèbre disciple de Sun Yat Sen, était revenu dans son Yunnan natal pour y créer l'âge d'or ; mais il mourait peu après de langueur, et son autopsie révélait une quantité anormale de verre pilé dans les intestins. Il eut droit à un monument grandiose, et ses généraux se disputèrent la place dans une guerre civile atroce qui dura quatre années. Le vainqueur fut Long Yung, un ancien pirate de la couche, il fumait l'opium ; ce condottiere rangé devait gouverner la province d'une main de fer, et cela pendant dix-huit ans.

Long Yung correspondait à l'idéal du despote parfait, mais pas encore éclairé. Il faisait régner l'ordre et allait jusqu'à réprimer les abus des grands, du moins de ceux qu'il redoutait. Il percevait les impôts, mais à son profit, sans que rien allât se perdre dans les caisses du gouvernement central. La gloire de Long Yung voulait qu'il écrasât les seigneurs de la guerre des provinces voisines : son jeune frère Lou Han, grand capitaine du régime, fit perdre la face aux orgueilleux « Sseu-Tchouennais » par le pillage de Tchoung-King. A travers tout ce foisonnement d'événements Long Yung s'était toujours comporté fidèlement à l'égard de Tchiang Kaï Chek, mais toujours en allié, jamais en subalterne.

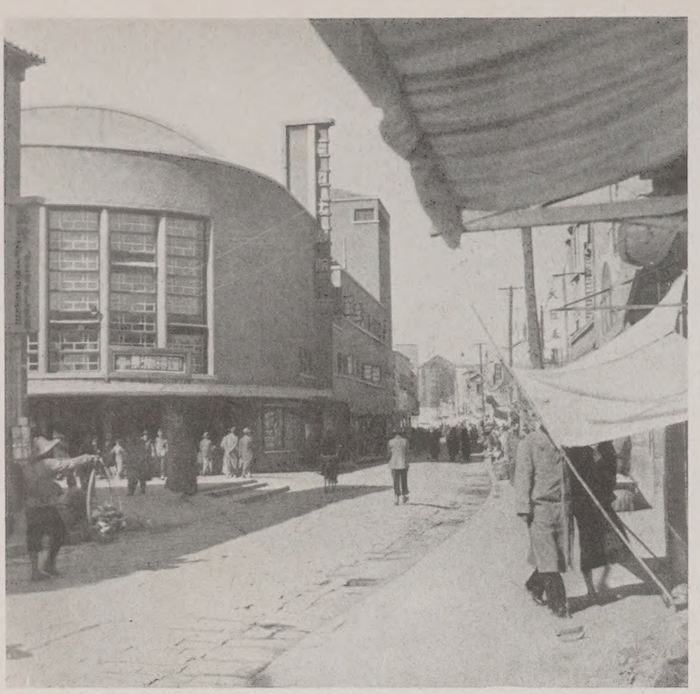
Et brusquement ce Yunnan de moyen âge (au chemin de fer et aux mitrailleuses près) devait être porté par les événements jusqu'au centre de l'actualité. Quand Canton fut tombé aux mains des Japonais, en 1938, on découvrit qu'il était la plaque tournante de l'Asie, dominant de ses hauteurs tous les deltas du monde jaune, depuis le Tonkin jusqu'aux temples d'or de Rangoun, et même jusqu'à la misère de Calcutta. Sans transition aucune le Yunnan devenait l'enjeu de cette bataille de dix années, bataille déchaînant les techniques les plus effrayantes du monde, celle des voies d'accès. Cela avait commencé avec le vieux chemin de fer à voie étroite qui deux ans ravitailla la Chine, jusqu'à ce que les Japonais se fussent installés au Tonkin ; alors les Chinois, après avoir fait sauter le pont-frontière de Lao-Kay, démontèrent eux-mêmes plus de 100 kilomètres de rail. Mais déjà des dizaines de

A 50 KILOMÈTRES DE KUNMING, LA FORÊT DE PIERRE, UNE EXTRAORDINAIRE CURIOSITÉ DU YUNNAN, SERT ACTUELLEMENT DE REPAIRE AUX GUÉRILLAS.

SUR LES ARBRES, DES CADAVRES D'ENFANTS SONT LIVRÉS AUX OISEAUX.

milliers de coolies avaient été jetés sur les flancs de ces montagnes effrayantes des confins, là où s'articulent, au milieu de la sauvagerie, le Laos, le Siam, la Birmanie et la Chine : ils y construisaient cette fabuleuse route de Birmanie qui, en des lacets mortels et des ponts superbes, franchissait les sillons vertigineux et parallèles du Mékong et de la Salouen, alors à peine sortis des mystères tibétains. La route n'était pas encore achevée que les Japonais avaient envahi la Birmanie. Il fallut commencer la prodigieuse odyssée aérienne du « Hump », c'est-à-dire de l'Himalaya. Le plateau yunnanais, qui en était encore quelques mois auparavant aux caravanes et aux charrettes millénaires, vit apparaître les plus grands aérodromes du monde, et les plus modernes. Le terrain de Kunming, avec sa piste cimentée de 5 kilomètres de long, avait plus de trafic que celui de La Guardia à New York : plus d'un appareil y atterrissait par minute. De là décollaient les « Tigres volants » de Chennault qui allaient détruire les navires ennemis tout le long des côtes de Chine. Et surtout aboutissait là le pont aérien qui commençait, à des milliers de kilomètres, dans les plantations de l'Assam.

A la fin de la guerre, quand la haute Birmanie eut été dégagée par la fameuse expédition de Stilwell, Kunming était devenu le plus extraordinaire entrepôt de l'univers, la gare de triage d'une Chine alimentée par les Etats-Unis en pleine production. Les cargaisons aériennes au-dessus du « Hump » avaient été doublées par les convois rampants de la route de Birmanie, glorieusement réouverte. Tout cela avait été rejeté sur la Chine nationaliste par le réseau tout neuf, super-macadamisé, de trois autostrades. Qui alors aurait reconnu l'ancien Kunming nauséabond, croupissant et pittoresque dans cette cité fiévreuse et presque moderne — moderne comme pourrait l'être la capitale impromptue d'un Far-West en plein « boom ». Ses artères, où circulaient maintenant les luxueuses voitures des officiels et des milliardaires blancs ou



LE NAM PONG OU SONT VENDUS LES STOCKS LAISSÉS PAR LES AMÉRICAINS.

DANS KUNMING, DES COOLIES PORTENT LE CERCUEIL D'UN RICHE CHINOIS.

jaunes, ses quartiers nouveaux, dans le style affreux de la Chine moderne, ses usines faisaient trembler les murs de papier avec leurs sirènes.

Kunming 1945 n'était qu'un marché de produits « made in U. S. A. » : tout ce qui avait été volé ou extorqué, jusqu'à des canons de campagne, jusqu'à des camions avec leur chargement. Les trottoirs étaient consacrés aux changeurs, opérant sur tous les billets et sur toutes les pièces de l'Orient et du monde, selon les extraordinaires cours en zigzag de l'inflation galopante.

A cette atmosphère étrange le vieux Long Yung, décharné et éthéré comme un ivoire d'autrefois, s'était merveilleusement adapté. Le vieux Seigneur de la Guerre, pourtant si effroyable d'autorité, avait trouvé une merveilleuse parade contre les politiciens du Kouomintang et les « trusts » centralisateurs : il était devenu progressiste, voire socialisant. S'étant ainsi procuré un idéal, il en avait profité pour réduire au minimum l'effort de guerre de la province. C'est ainsi qu'il avait caché ses meilleures troupes dans les coins perdus de la province. Mais les armées yunnanaises réapparurent soudain au défilé de la victoire, bottées, casquées, armées, merveilleuses d'ordre et de discipline.

Sans doute ce spectacle décida-t-il Tchiang Kaï Chek à l'action, car quelques jours plus tard celui-ci appâtait Long Yung avec toutes les richesses du Tonkin. Pendant que les armées yunnanaises descendaient dans le riche delta avec la convoitise traditionnelle des montagnards, deux divisions « centrales » encerclaient le palais de Long Yung. Après les simagrées d'une fausse bataille celui-ci acceptait le titre de président du Comité national de stratégie, c'est-à-dire qu'un avion l'emmena à Nankin, où il fut traité en prisonnier. Lou Han, au lieu d'accourir à son secours avec ses troupes, avait agréé une proposition de Tchiang Kaï Chek : c'est lui qui était nommé gouverneur à la place de son parent déchu. Le « généralissime » avait triomphé complètement : il n'y avait plus de danger yunnanais.

En réalité il ne s'agissait que d'un entr'acte qui devait durer trois années.

Tout d'abord le Yunnan était retombé à son provincialisme ; le seul changement était que le gouverneur — le général Lou-Han — servait avec un tel zèle le gouvernement central qu'il lui faisait même parvenir les impôts. Des extraordinaires événements des années passées il ne demeurait rien. Même l'armature matérielle disparaissait. Les aérodromes étaient revenus à l'état de nature — des pierres et des herbes. Quant à la route de Birmanie, elle était redevenue « chinoise ».

A vrai dire le nouveau Yunnan était allé même plus bas, en dessous de l'époque « française ». Car tout ce qui était à nous, et principalement le chemin de fer, revenu à la Chine, était tombé en décrépitude. Et Montseu, la capitale de l'étain, qui entre les deux guerres avait été aménagée par nos efforts, était redevenu une ville morte, hantée par une masse misérable de mineurs affamés. Il semblait que le Yunnan, domestiqué par le gouvernement central, fût tombé dans un sommeil éternel.

Ce fut Tchu Kia Py qui le premier fit parler de lui. C'était un général yunnanais qui, après avoir accompagné Lou Han au Tonkin, s'était révolté sous le signe de l'étoile rouge, et Mao Tse Tung lui donna le commandement militaire de la Chine du Sud-Ouest. Bientôt Tchu Kia Py, à la tête de quelques milliers de « réguliers » bien armés et disciplinés, s'emparait de tout un morceau de la province et appelait les paysans à la révolte. Des bourgades furent capturées, des sous-préfets, pendus, et Tchu Kia Py installa un gouvernement à lui dans le nid d'aigle de Malipo, à quelques kilomètres du Tonkin. Lorsque Lou Han envoya des régiments contre lui, il n'eut qu'à se réfugier en face, chez le voisin Ho Chi Minh — exactement dans la cité d'Hagiang, la grande ville de cette vallée de la rivière Claire, où jamais les Français n'étaient retournés. Il profita de ce séjour pour faire instruire ses troupes à l'école militaire vietminh d'Hagiang.

D'ailleurs tout le Yunnan se décomposait ; maintenant pullulaient des bandes communisantes. Les bourgades affolées proclamaient leur indépendance, s'efforçant ensuite de faire la bascule entre les guérillas et les gouvernementaux. Lou Han, avec la XXVI[e] armée « centrale » et ses quelques régiments de milice provinciale, avait commencé une grande répression : il put seulement conserver les grandes villes, certaines routes et la ligne de chemin de fer.

Brusquement ces tueries dans une province oubliée revinrent sur le plan de la grande politique. Car les nationalistes s'étaient écroulés sur le Yang-Tsé-Kiang, et Long Yung en avait profité pour s'échapper : le vieillard avait gagné Hong-Kong. Ses sept fils, assoiffés de vengeance contre Tchiang Kaï Chek et contre Lou Han, poussèrent leur père à l'action, et Long Yung se mit à balbutier les louanges de Mao Tse Tung. Il reçut l'investiture du parti.

Lou Han eut peur, car tout paraissait s'effondrer pour lui. La défaite nationaliste paraissait consommée et son demi-frère était là, dans l'îlot britannique, qui un jour pourrait descendre d'un avion pour lui demander des comptes. En cette extrémité le gouverneur, traqué, impopulaire, imagina une tactique désespérée : s'offrir aux communistes, de façon à éclipser Long Yung.

Le machiavélisme suprême fut pour lui de pousser les « centraux » de la XXVI[e] armée contre les guérillas pour qu'ils se décimassent mutuellement. Mais les uns et les autres comprirent le piège. A Hong-Kong Long Yung se démenait dans des conférences de presse. A Kunming même tout se passait dans une politesse raffinée, avec des rumeurs mutuelles d'empoisonnement et d'enlèvement. Il y eut par exemple ce grand banquet où le général de la XXVI[e] armée croyait qu'il serait assassiné par Lou Han et où Lou Han était persuadé qu'il serait occis par ledit général. Les milices du gouverneur se retranchaient dans un Kunming bardé de mitrailleuses, cependant que la XXVI[e] armée se déployait sur la ligne de chemin de fer. Chaque camp croyait que l'autre allait attaquer. Il ne s'agissait que d'imaginations, car les deux partis étaient de même force — et dans un tel cas on ne se bat pas en Chine.

Alors se produisit le dénouement, sous la forme imprévue d'un ultimatum de Tchiang Kaï Chek. Le « généralissime » exigeait la venue de Lou Han à Choung-King, sinon deux armées nationalistes envahiraient la province ; et même cinquante avions étaient prévus pour bombarder Kunming. Que pouvait faire Lou Han, qui n'était arrivé encore à aucune entente véritable avec les communistes alors que les nationalistes étaient toujours là, et encore assez forts pour l'écraser à jamais ? Il lui fallut obéir, et il s'en alla à Tchoung-King, croyant à une exécution, tout au moins à son emprisonnement. Quelques jours après il revenait en disant partout : « Mon vieil ami Tchiang Kaï Chek. » Il était désormais lié au sort du Kouomintang.

Cela parut bien dans l'interview que m'accorda le général Lou Han : ce fut d'abord une condamnation *ex cathedra* du communisme « trompeur ». Et surtout il me parla du fameux réduit des cinq provinces, à savoir le Yunnan, le Kouang-Si, le Kouei-Tcheou, le Sseu-Tchouen et le Si-Kiang. Ce réduit, avec ses 100 millions d'habitants et son armée de deux millions d'hommes, pouvait, me dit-il, résister de trois à cinq ans si le Tonkin le ravitaillait. Ainsi l'histoire recommençait — on revenait dix années en arrière.

Ces obscurs événements du Yunnan ont sans doute décidé du sort immédiat de la Chine — et même de l'Asie. Que le Yunnan fût passé à Mao Tse Tung et toute la résistance nationaliste aurait été prise à revers. C'était la fin... Et bientôt, par la route de Birmanie prise à contresens, les agents et les guérillas communistes auraient déferlé sur le Sud-Est asiatique. Devant cette poussée tout aurait rapidement craqué — le Siam déjà miné, la Birmanie en pleine anarchie, et sans doute aussi les Indes, où s'ameutent déjà les masses de Calcutta. Dans une pareille mêlée, que serait devenue l'Indochine ?

Le sort en a décidé autrement. Canton peut tomber, le Kouomintang est sûr de subsister des mois durant dans le bloc du sud-ouest de la Chine. Pour le Viet-Nam et pour l'Asie ce peut être un tampon précieux. Déjà la politique française s'interroge : dans quelle mesure devrait-elle ravitailler ce réduit ? Faudrait-il faire fonctionner un pont aérien entre Haïphong et Kunming ? Il semble que les Français n'assumeraient le risque de l'entreprise qu'à la condition d'un engagement parallèle des Américains. Mais les Etats-Unis sont toujours à se demander si le jeu en vaut la chandelle !

Seuls les nationalistes ont confiance : ils sont persuadés qu'en résistant encore un peu ils amèneront leurs anciens partenaires à recommencer, à mettre toute la main dans l'engrenage chinois pour les aider comme autrefois.

LE 5 OCTOBRE M. QUEUILLE ALLAIT A RAMBOUILLET REMETTRE SA DÉMISSION A M. VINCENT AURIOL, QUI SE RÉSIGNAIT, NON SANS REGRET, A L'ACCEPTER.

CRISE POLITIQUE EN FRANCE

DÉSIGNÉ LE 9 OCTOBRE PAR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, M. JULES MOCH (S. F. I. O.) ÉTAIT INVESTI LE 13 A UNE VOIX DE MAJORITÉ. LE 17 IL ABANDONNAIT SA MISSION, N'AYANT PU RÉALISER L'ACCORD ENTRE LES PARTIS GOUVERNEMENTAUX, TANT SUR LA COMPOSITION DE SON CABINET QUE SUR LES QUESTIONS FIGURANT A SON PROGRAMME.

ON a pu se montrer surpris du peu de résonance que la crise à ses débuts rencontrait dans le pays. Mais par la suite des signes de mécontentement se sont fait jour devant tant de confusion et d'impuissance. Le pays n'est-il pas en droit de s'étonner que les représentants élus de la nation ne soient pas les seuls arbitres de la formation d'un gouvernement responsable et qu'interviennent, souvent de façon décisive, des comités et des organismes extérieurs ?

Mais n'est-il pas d'autres raisons profondes à cette crise politique qui se traduit par l'effacement de la souveraineté nationale devant des groupements irresponsables ? Ne serait-on pas d'accord au sein de la majorité gouvernementale quant aux mesures destinées à remédier aux déprimants effets de la dévaluation britannique sur les économies européennes et en particulier sur celle de la France, dont la monnaie était en plein redressement ?

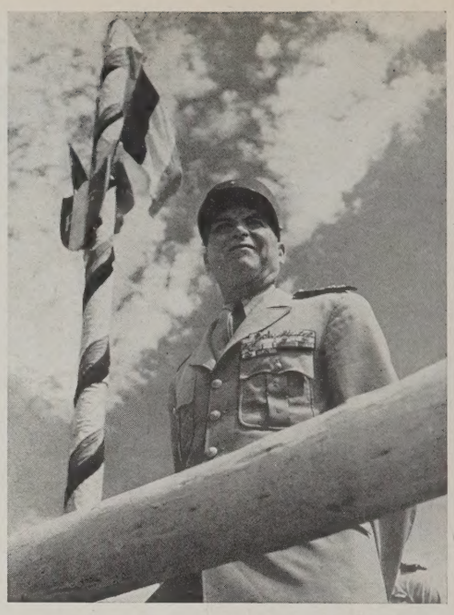
On ne peut que souhaiter voir installé un gouvernement dont le souci exclusif doit être d'achever l'œuvre de stabilisation poursuivie avec tant de ténacité par le précédent cabinet.

LE 18 OCTOBRE M. RENÉ MAYER (RADICAL-SOCIALISTE) ÉTAIT A SON TOUR APPELÉ A L'ELYSÉE. INVESTI LE 20 A UNE LARGE MAJORITÉ, IL DEVAIT RENONCER, LE 23, A FORMER LE CABINET EN RAISON DES EXIGENCES ET DES EXCLUSIVES FORMULÉES. LE MÊME JOUR M. GEORGES BIDAULT (M. R. P.) ACCEPTAIT LA TACHE DE DÉNOUER LA CRISE.

TERMINANT LE DÉFILÉ, DEUX MILLE CAVALIERS « ZAIANS » GALOPENT DEVANT LA TRIBUNE OFFICIELLE.

MANŒUVRES AU MAROC

LE PASSAGE DES GOUMIERS MAROCAINS QUI ONT PARTICIPÉ AUX GRANDES MANŒUVRES D'AUTOMNE.



LE GÉNÉRAL JUIN A ASSISTÉ AU DÉFILÉ AVEC...

... PLUSIEURS ATTACHÉS MILITAIRES ÉTRANGERS.

L'IMPORTANCE de plus en plus grande que prend le monde africain dans la stratégie mondiale et l'organisation de la sécurité des territoires d'outre-mer donnent un intérêt tout particulier aux réunions qui se tiennent depuis quelque temps sur différents points du continent noir.

Dernière en date, une conférence vient de rassembler à Rabat trois représentants de l'autorité centrale en Afrique du Nord : M. Naegelen, gouverneur général de l'Algérie, le général Juin, résident général au Maroc, et M. Mons, résident général en Tunisie, qui étaient accompagnés des chefs d'état-major des Forces françaises d'Afrique.

Les différents problèmes économiques qui se posent en liaison avec la défense de ces territoires : développement des ports, des voies de communication, des lignes aériennes, etc., ont certainement fait l'objet d'examens approfondis au cours de ces conversations.

Cette conférence suivait d'ailleurs de peu les grandes manœuvres d'automne, qui se sont déroulées cette année au Maroc dans la région de Kénifra. Le général Juin et les attachés militaires étrangers qui en avaient suivi les diverses phases ont assisté au grand défilé militaire particulièrement brillant qui clôturait les manœuvres.

Photographies N. Y. Times.

Scène rustique au mas de Méjanes, dont les toits de tuile se dressent au cœur de la Camargue, a quelques kilomètres des Saintes-Maries.

LES DEUX CAMARGUES

par Paul-Émile Cadilhac

Nous avons failli avoir la guerre en Camargue. »

Je retiens avec peine une mauvaise plaisanterie, inspirée d'Alphonse Daudet et de la défense de Tarascon. Et j'ai raison de la renfoncer dans ma gorge, car il s'agit d'une querelle sérieuse qui risquait de dresser en ennemis de très braves gens qui adorent leur pays, mais dont les uns se penchent peut-être trop sur son passé, les autres vers son avenir... Finalement, tout s'est arrangé en Arles : partisans des traditions et pionniers se sont entendus pour défendre leur Camargue et l'exalter.

Tout cela l'ami qui nous a amené ce matin de Marseille à ce vieux mas de Provence planté non loin des Saintes-Maries me l'explique en termes colorés et vifs. Nous sommes à Méjanes, type traditionnel des fermes de là-bas, aux bâtiments allongés et blancs, aux toits de tuiles à la romaine, aux grands arbres ombrageant la façade — micocouliers ou autres — sans oublier la croix traditionnelle étendant des bras qui bénissent au seuil du domaine.

Mais le vieux logis a été singulièrement transformé par le maître de céans. Entreprenant, jeune, éclairé, il préside le syndicat des riziculteurs de Camargue et se révèle — c'est là sans doute son violon d'Ingres — un admirable metteur en scène. La cuisine du mas — où un bar, dans un angle, met avec ses flacons de pastis une note un peu aiguë — est devenue, avec sa haute cheminée que gardent de chaque côté des chevaux de pierre, ses tables basses, ses fauteuils « profonds comme des tombeaux » et son plafond à poutrelles, un spacieux vestibule. Au delà, par une baie arrondie qui occupe presque toute la paroi opposée à l'entrée, s'ouvre une immense salle à manger bâtie à la place d'une ancienne grange. La table, longue et brune, atteste la large hospitalité de la maison. Et çà et là, dans l'énorme salle, des coins d'intimité créés par des meubles plus hauts, des demi-cloisonnements, avec, à droite, à l'orée d'un vieux four familial pieusement conservé à la place même où il cuisit le pain de dix générations, un défilé de santons à faire pousser des cris de joie. Commandant le tout, cette fière devise gravée sur la cheminée du hall : « O Camargo, bello patrio, sies l'estello del liberta. »

Aujourd'hui nous sommes dix-sept autour de la table, parmi lesquels un brillant ex-Premier, qui le redeviendra, un ancien sénateur des Bouches-du-Rhône, subtil et fin comme Ulysse, des artistes — ils sont tous les bienvenus ici — un avocat, des agronomes — que sais-je ? — sans oublier quatre ou cinq charmantes femmes. De quoi composer un parlement... Mais on ne parle pas politique et la conversation, ailée et vibrante comme elle l'est toujours en ces pays latins, fleurit le repas de propos spirituels ou profonds. Tandis que nos héros, vidant de larges coupes de vin noir de Camargue, dévorent le riz et les viandes rôties — sacrifia-t-on le taureau entier comme dans Homère ? — évadons-nous et faisons le tour de la Camargue...

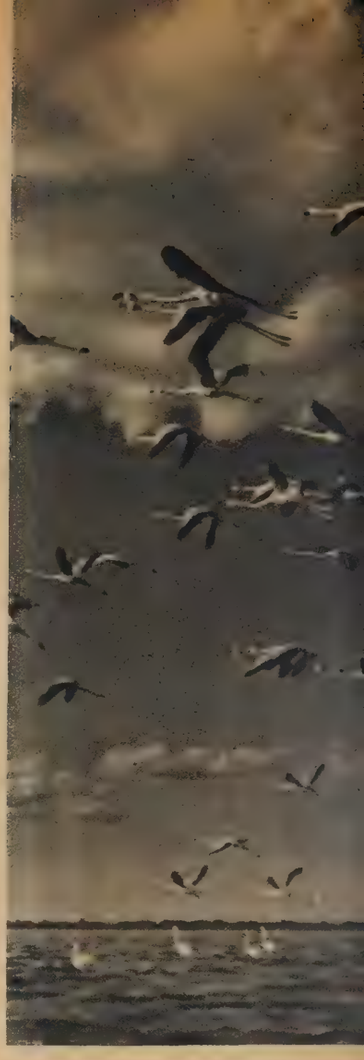
DANS LE DELTA DU RHONE

Je suis venu dix fois dans ce pays et à chaque fois il m'a paru différent. Et je songe à la phrase du *Lys rouge* : « Elle regarda dans la glace quel était son visage de ce jour-là. » Pays de lueurs, de reflets et de mirages, il est femme, lui aussi, et ne cesse de déplacer ses limites.

En gros, c'est le triangle délimité par le delta du Rhône, avec, à la pointe, Arles, à l'est, en face de Port-Saint-Louis, des marais salants et, à l'ouest, les Saintes-Maries-de-la-Mer. Ajoutons-y — pour ne faire nulle peine à personne — Aiguesmortes et sa région. Et précisons qu'en venant de Marseille, avant de franchir le Grand Rhône, on traverse la Crau pierreuse.

Cependant la Camargue se déplace et ses 100.000 hectares fluctuent quelque peu. Les alluvions gagnent sur la mer à l'embouchure du Grand Rhône et la mer ronge la terre au débouché du Petit Rhône. En revanche, Aiguesmortes, plus à l'ouest, port florissant au temps de saint Louis, est aujourd'hui à l'ancre dans les terres. Au vrai, la Camargue c'est une île, une île créée par le Rhône, dont le niveau s'écroule au centre au-dessous de celui de la mer...

Ce fut, au temps où Caïus Marius lui donnait son nom, le grenier des



ENVOLS DE FLAMANTS ROSES ET MANADES DE CHEVAUX NERVEUX SONT DES

armées romaines. Des forêts chevelues la couvraient en partie dont Arles coupait le bois pour ses galères dorées et capturait les bêtes sauvages — taureaux et chevaux errant dans les halliers — pour divertir ses magistrats, ses soldats et sa plèbe dans les arènes. L'invasion sarrasine la brûla comme une flamme. Des ordres religieux la colonisèrent et, sans trève, comtes de Toulouse, princes de Baux et archevêques d'Arles s'en firent un enjeu.

A l'aube du Grand Siècle ce visionnaire réaliste, Henri IV, rêva d'y faire venir le riz, la garance et la canne à sucre. Il le manda aux naturels du pays par ordonnance royale. On appelle alors cette Camargue le « jardin de la Provence » et la « Hollande française ». Les eaux du Rhône la fertilisent et les terres plus élevées qu'aujourd'hui permettent leur écoulement.

Napoléon, qui ne doutait de rien, voulut en faire un champ de coton.

Mais la décadence est proche, et ce qui la cause, sous le Second Empire, est l'aménagement des deux bras du Rhône, leur endiguement et la création, au long de la mer, d'une autre digue. On veut rendre le fleuve navigable, freiner ses inondations, et, du même coup, on ruine la Camargue.

LA CAMARGUE — ENCORE VIVANTE — D'AUTREFOIS

Si Taine avait connu la Camargue, ou plus exactement s'y était intéressé, quelle belle étude, un peu stricte, un peu doctorale, il nous eût laissée sur elle ! Comme il eût, de ce sol mouvant fait de reflets, irisé de lueurs changeantes, extrait l'âme de ce pays ! D'autres l'ont fait : Mistral, Daudet et, plus près de nous — un peu trop lyriquement sans doute et sacrifiant tout à l'effet — Jean-Toussaint Samat. Vivette et Frédéri, sur lesquels plane l'ombre de l'Arlésienne, errent toujours au bord du Vaccarès. Et c'est là le côté poétique de la Camargue. Mais si vous voulez aller plus loin prenez ce livre à peu près ignoré de l'auteur de *Sapho, le Trésor d'Arlatan,* et vous descendrez *in imo,* tout au fond de l'eau trouble et fiévreuse...

Cet étang du Vaccarès, cité d'oiseaux, est un des charmes les plus prenants de cette étrange contrée. Je ne revois jamais sans un frémissement ces roseaux à demi enlisés, ces grèves désertes coupées de tamaris, de salicornes et de ces saladelles roses tirant sur le mauve, dont les gardians ont fait leur emblème. Et quelle multitude d'oiseaux ! Courlis, canards, ortolans, foulques, hérons, ibis, sarcelles — et ces prodigieux flamants roses, qui cette année le hantent par milliers. On a créé là, avant la guerre, une splendide réserve. Mais ce centre — unique en France — demeure à l'état d'ébauche, car les crédits, trop parcimonieux, n'ont pas permis de passer au stade des réalités.

Après le déjeuner le maître du mas nous convie à une promenade. Et nous partons à travers la plaine, trouée de flaques, coupée de fossés et de canaux, à la recherche d'une libre manade. Elle surgit bientôt, groupe noir de dos mouvants et de cornes. Ils sont là quinze à vingt taureaux vifs, trapus, rapides, lâchés sans maîtres apparents. Méchants ? Pas délibérément. Mais il ne faudrait point s'y fier. Et, comme ils approchent d'un peu près, sur les injonctions répétées de notre chef de bande nous opérons une retraite calculée — une retraite à la Xénophon, à la fois pleine de dignité et de prudence.

MAITRISÉS, LES CHEVAUX PORTERONT LA MARQUE DE LA MANADE.

ASPECTS TYPIQUES DE L'ÉTANG DE VACCARÈS, AUX ROSEAUX A DEMI ENLISÉS.

Les taureaux — avec les chevaux — ont engendré le gardian. Et la Camargue ne serait pas ce qu'elle est sans celui-ci. Il y a presque un demi-siècle — le 24 juin 1904 exactement — le marquis Falco de Baroncelli, qu'on appelait familièrement « le marquis », fondait son *Comitat Vierginen* (le comité de la fête des vierges), qui devait donner ensuite « la Nation Gardiane ».

Ses créateurs se proposaient de ressusciter ou de maintenir les traditions de Camargue ou de Provence en les adaptant à notre époque. Un costume qui se fige devient une pièce de musée ; une tradition qui n'évolue pas tombe.

La fête primitive — au cours de laquelle les jeunes filles juraient de garder la coiffe d'Arles — se célèbre maintenant en juillet. Elle débute par une entrée solennelle des taureaux qui vont courir dans la soirée encadrés de gardians à cheval. C'est l'*abrivado*. Les prêtres bénissent ensuite les bêtes, et, bien entendu, il y a un banquet où femmes et jeunes filles assistent en costume d'Arlésienne. L'après-midi, jeux équestres, danses et courses.

On a opposé — à tort — sous prétexte qu'il y avait parmi eux des amateurs, les gardians de Baroncelli aux professionnels purs de Crau, de Camargue et de Languedoc, groupés dans la Confrérie des gardians d'Arles, vieille de plusieurs siècles et toujours florissante avec ses cérémonies, sa grande procession annuelle, son capitaine porte-étendard et ses deux prieurs élus.

Les Gardians de la nation prennent ce nom au sens le plus large. Ils ne sont pas que des garde-bêtes, mais les gardiens de la tradition. Les membres de l'association ont leur étendard sur un trident, qui rappelle l'ancienne bannière des comtes de Toulouse ; leur costume — chemise à carreaux et large feutre — que l'image a popularisé ; leurs lois, qui sont celles de l'honneur et de la fidélité réciproque ; leurs fêtes, qui sont celles de Provence.

Coutumes et fêtes de Provence vaudraient à elles seules une étude. La plus caractéristique est la ferrade : la poursuite à cheval, en pleine nature, des jeunes taureaux d'un an qu'on atteint, qu'on terrasse, qu'on couche à terre et qu'on marque au fer rouge aux armes du manadier sur le front, et depuis quelques années, d'une entaille aux oreilles. Les danses — farandoles et autres — au son du fifre et du tambourin, sont trop connues pour qu'on y insiste. Mais les jeux équestres — course des écharpes, jeu de la chaise, jeux du bouquet, des oranges, de la rose, etc. — font songer aux tournois.

Les gardians ont fait mieux cependant. Ils ont créé le mariage gardian, à cheval ; donné un nouvel élan à la fête des gitans aux Saintes-Maries ; relevé de leur présence colorée les grandes fêtes religieuses et civiles, notamment la cavalcade annuelle de la Confrérie des gardians d'Arles. Ils ont aussi pratiqué entre eux une admirable fraternité — j'aime mieux ce mot que celui de solidarité — fait échouer un projet qui voulait abaisser, sans véritable profit agricole, les eaux du Vaccarès ; obtenu qu'on ne défigurât pas la solitude grandiose de la Camargue par une ligne téléphonique aérienne.

Ils ont été vraiment ainsi les gardiens et les mainteneurs. Leur œuvre et le riche trésor des traditions seraient-ils compromis par la renaissance agricole qui depuis 1942 galvanise la Camargue ? Personnellement je ne le crois pas... Mais il y a là un fait nouveau qui vaut d'être étudié.

(A suivre.)

LES « CORRIDAS » IMPROVISÉES NE SONT PAS SANS QUELQUES RISQUES.

LA PISTE DU VEL' D'HIV' UN SOIR DE GALA. LES SUNLIGHTS ÉCLAIRENT VIOLEMMENT LE CHAMP DE L'ACTION. TOUS LES SOIRS 15.000 A 18.000 SPECTATEURS SE PR

AU PALAIS DES SPORTS

LES SIX NUITS DU CHEVAL

par le lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY

ALORS que certaines manifestations parisiennes se contentent d'une nuit pour briller au firmament des galas, l'équitation d'obstacles en revendique six pour y figurer. Sentiment de grandeur affirmé dernièrement au palais de Grenelle au cours de l'International organisé du 10 au 15 octobre par l'association le Jumping, que préside M. Guichenné. Le public a entériné cette mode nouvelle d'aller au « Vel' d'Hiv' » voir sauter des chevaux ; ne continue-t-elle pas sous une forme plus accessible l'ancienne tradition du palais des Champs-Elysées ? Le cheval, dépassé sur le plan utilitaire, gagne sur celui du sport. Il figure désormais en bonne place dans la noria des attractions de la capitale, les soirées du début de l'automne sont là pour le prouver.

Tant pis pour les esprits chagrins, mais le « concours » fait toujours recette. L'atmosphère à transformation de la verrière célèbre abandonnait, grâce à lui, son caractère plural pour devenir spécifiquement hippique. Dès l'entrée les trompes du cercle de Dampierre accueillaient les spectateurs par de joyeux « bien-aller », les tenues de vénerie ne semblaient pas anachroniques près d'une piste parsemée de barrières et de haies comme on en rencontre en galopant « à la queue des chiens ». Joyeux hourvari de l'installation sous le contrôle d'un escadron d'ouvreuses... programme... coup d'œil circulaire... Oh ! surprise ! les gradins restent immuables... la foule des « Six Jours » aux « Six Nuits ». C'est à peine si l'homme de cheval, reconnaissable à son comportement, transparaît dans l'ensemble. Voici les travées de « la Montagne », vivement intéressées par les derniers préparatifs. Les places centrales sont plus calmes, les mondanités s'y font déjà sentir. Aux réservées, petits saluts... courtes visites... Une tribune drapée de pourpre occupe l'un des petits côtés du rectangle : celle des personnalités « bien parisiennes » et des autorités. S. M. le roi du Cambodge y prit place certain soir. A l'opposé un mirador permettra au jury de superviser les événements. Attente un peu fiévreuse, chacun garde sa place ; il ne saurait être question de perdre une minute de l'action violente qui va commencer. C'est à peine si les chevaux, arrivant emmitouflés de couvertures somptueuses, sont remarqués longeant la lice. Ils gagnent sagement le paddock, où ils attendront leur tour.

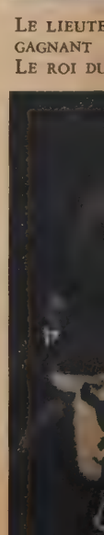
Les regards se concentrent sur la piste autour des habits rouges supputant leur chance avant de monter à cheval. Le colonel anglais Llevel.yn mesure des yeux la distance d'un double et semble s'intéresser aux tournants que ses chevaux prennent « en ouragan ». Il dit un mot à M. de Goyoaga, champion espagnol, calculant à l'avance les foulées de Verjel, un gris spectaculaire tumultueusement bondissant. Derrière lui le marquis de Portago, aviateur et homme de cheval, est plein d'espoir en Tramontane. Aux Italiens la cote préventive ; on se rappelle les « jumps » de M. d'Inzeo en 1948 ; son compatriote, M. Sandro Pairrone, semble attacher aux événements un fatalisme souriant. M. Sellier de Moranville conserve la grande allure des officiers du corps royal des guides belges, son cheval Sea Prince est dans les favoris. Autour d'eux quelques français. « Enfant chéri » de la victoire, organisateur du Jumping et participant, le chevalier d'Orgeix a fort à faire, il quitte le groupe du comte de Maillé et de M. Moizard étudiant en techniciens leur futur tracé. M^lle^ Cancre, calme, maîtresse d'elle-même, n'abuse pas des vaines paroles, le public, qui connaît sa valeur, l'a depuis longtemps adoptée. La furie catalane de M. Jonquières d'Oriola est tempérée par un grand savoir-faire, tout à l'heure il foncera comme le fait son frère à l'épée. Près d'un « oxer » un groupe d'officiers, le commandant de Maupéou donne des renseignements au lieutenant-colonel de Castries se remettant en selle après trois glorieuses années d'Indochine. Sur l'obstacle l'ancien champion de hauteur n'a rien perdu ni rien oublié.

La voix de M. de Faucon, speaker-cavalier, se fait entendre au micro :

« Veuillez dégager la piste, s'il vous plaît !... »

Les parcours dus à l'expérience du commandant Brousset se succèdent, coupés d'applaudissements. Aucun cri, aucune interjection bruyante, la pratique du cheval ne les comporte pas. On perçoit seulement la respiration de la foule retenue dans les cas hasardeux, reprenant bruyante et libérée lorsque le « jump » se termine. Les cavalières, frêles et fragiles, emportent tous les suffrages. Inutile de craindre pour elles, leur dextérité égale celle des hommes. Les chevaux de M^lle^ Cancre semblent s'envoler. M^lle^ de Laissardière marche à toute allure et M^me^ Sandro Pairrone n'a pas oublié la manière de M^lle^ de Noailles. Ovations à M^me^ Moizard, maman de six garçonnets. Succès de M^lles^ Bonnaud et Balet, toque enfoncée, cheveux courts tels les jeunes pages de la Renaissance. Aux « juniors » un succès spécial. Ils représentent l'avenir hippique, l'espoir de la génération qui vient. Beaucoup de sérieux, de qualité en puissance qui ne demanderont plus tard qu'à s'épanouir. Sans souci de « bûches » éventuelles, ils jettent leur cœur au delà de l'obstacle. Au paddock

LE LIEUTE
GAGNANT
LE ROI DU



ANS LES TRIBUNES PENDANT LES SIX NUITS DU JUMPING.

NEL DE CASTRIES, HÉROS D'INDOCHINE, FAIT SA RENTRÉE, EN
OU CHAMPION, EN SELLE SUR ULYSSE B, A M. GRIMA.
E DANS LA TRIBUNE D'HONNEUR A COTÉ DE Mme GUICHENNE.

ils forment un petit groupe affairé où déjà se dessinent les sentiments de leurs aînés.

Bientôt la piste est dégagée. Il ne s'agit plus de concours hippique, mais d'attractions. Voici les plus beaux spécimens de notre élevage, neuf jeunes chevaux présentés au public par le capitaine Saint-Fort-Paillard, une sélection. Un lot d'étalons percherons soulève l'admiration. Mais quel est ce gentleman 1900 qui entre en piste, l'habit rouge désespérément long ?... C'est le comte de Maillé, « la Belle Epoque » ressuscitée dans un sketch étourdissant. Le programme tourne ses pages... Un peu de rétrospective sur Vincennes... Trotting 1830... L'araignée ressemblant à une machine agricole est opposée au moderne sulky. Quelques champions... M. Céran-Maillarn junior. Un tour de piste au ralenti du fameux Abd'El Krim de l'écurie Domicent.

Nous passons « *Au Galop* » avec les apprêts du Grand Prix de 1870. Dans la pénombre Bagheera oppose l'année 1949. Le Polo, Bagatelle, Deauville. Démonstration de M. Couturier. Autrefois le jeu individuel, aujourd'hui l'esprit d'équipe. « Boutons », « piqueu », trente chiens de meute, la vénerie passe, c'est un tonnerre d'applaudissements lorsque, groupés « en nappe » sous le fouet du « piqueu », ils franchissent des haies d'extérieur dans un beau style de débucher.

Le public intoxiqué d'obstacles participe d'avance à la hauteur. Encolure tendue, oreilles pointées, le jumper galope. Soudain un piétinement, un bond inouï plaçant au-dessus des barres étagées la flèche de sa trajectoire. Le cavalier, incorporé à la masse, disparaît dans l'ensemble. Les doigts se sont desserrés pour accorder la descente. Un éclair de complète harmonie.

Les éliminations successives font entrer les épreuves dans le jeu des pronostics. Orgeix ou Castries, qui remportera en finale le prix du Champion ? Le Vel' d'Hiv' croule sous les applaudissements lorsque le lieutenant-colonel de Castries « pose à plat » en plein effet de gloire.

Paris garde le souvenir de ces six nuits d'apothéose ; elles ont fait diversion aux soucis de l'heure et montré dans leur dynamique splendeur la beauté d'un sport où l'homme met en œuvre les forces les plus nobles de son génie.

LE CHEVALIER D'ORGEIX DANS LE PRIX DU VEL' D'HIV'. — M. D'INZÉO (ITALIE), QUI A ÉTÉ VAINQUEUR DU GRAND PRIX D'EUROPE, DU CHAMPIONNAT EN HAUTEUR ET DU PRIX DE NORMANDIE.

ESCALES DU PACIFIQUE (*)

NOUVELLES-HÉBRIDES

par ROBERT DE THOMASSON

La plupart des îles de l'archipel des Nouvelles-Hébrides, montagneuses et accidentées, sont de formation à la fois volcanique et coralligère. Elles se présentent comme d'énormes masses de verdure posées à même l'océan. Les pluies abondantes et un sol riche de débris organiques dispensant à ces terres une fertilité extraordinaire, il semblerait que la végétation du littoral ne se retînt qu'à grand peine de déborder dans la mer, tandis que la forêt vierge déploie ses splendeurs jusqu'à couvrir les plus hauts sommets. Les indigènes néo-hébridais sont de la même origine que leurs voisins calédoniens, et on les désigne, comme eux, sous le nom de Canaques. S'il n'est pas impossible de trouver parmi eux quelques beaux types, la plupart sont proprement hideux : physionomie simiesque, au prognathisme accentué, corps malingre et mal proportionné.

Les Nouvelles-Hébrides sont placées sous le contrôle d'un condominium franco-britannique, institué en 1887 et modifié le 6 août 1914 par un protocole qui en régit toujours l'organisation politique, administrative, judiciaire et foncière. Les gouvernements français et britannique sont représentés chacun par un commissaire-résident, l'archipel étant divisé en circonscriptions administratives ayant chacune à sa tête deux délégués, l'un français, l'autre anglais. Les intérêts économiques de la France et le nombre de ses ressortissants sont de beaucoup les plus considérables : la propriété foncière française atteint environ 80 % de l'ensemble des terres. L'Angleterre s'occupe plus de soutenir l'action de ses missionnaires — les *teachers*, comme on les appelle ici — que d'encourager ses colons et ses planteurs.

Ce condominium des Nouvelles-Hébrides constitue un mode de gouvernement sans doute unique au monde. Aucune décision ne saurait être prise que conjointement par le commissaire-résident français et par son collègue britannique. L'administration du condominium comportant de nombreux services communs, la règle veut que soit placé près d'un chef de service français un adjoint britannique, et réciproquement. Un tel système ne simplifie évidemment pas la marche des affaires, pas plus qu'il n'incite aux décisions rapides.

ADMINISTRATION ET PLANTEURS

C'est dans l'île de Vaté, au fond d'une baie, que se situe Port-Vila, chef-lieu du condominium et centre administratif de l'archipel. Port-Vila est un semblant de petite ville de quelque 1.500 habitants (dont 300 à 400 Européens), aux maisons de bois couvertes de tôle ondulée, aux ruelles bordées de quelques magasins, dont la plupart sont aux mains des Chinois. Des Canaques « de la ville », hautement civilisés comme en témoigne leur port du pantalon et du chapeau de feutre, y déambulent sans enthousiasme. Sur les pentes des collines dominant la rade on aperçoit quelques somptueuses maisons d'habitation européennes, parmi lesquelles se distingue la résidence du commissaire français. Le commissaire anglais, lui, fidèle à une tradition de splendide isolement, a établi sa résidence sur l'îlot d'Iririki, qui émerge à une centaine de mètres. Chacune des deux résidences est surmontée d'un drapeau, l'un français, l'autre anglais. Les hampes de ces deux drapeaux sont de hauteur strictement égale. Ce point de détail a fait l'objet d'un décret spécial...

Espiritu-Santo, plus communément appelée Santo tout court, est l'île la plus vaste de l'archipel (110 kilomètres du nord au sud et 60 kilomètres de l'est à l'ouest). C'est l'île des grandes plantations : cocoteraies (particulièrement), cacaoyères, caféières. Certains planteurs possèdent et cultivent plusieurs milliers d'hectares. Pendant la dernière guerre la venue des Américains à Santo, dont les vastes baies offraient à leur flotte des bases idéales, a notablement modifié le visage de cette île. Des routes y ont été tracées, et l' « agglomération », jusque-là très faible, étirée le long du canal du Second, sorte de bras de mer d'une douzaine de kilomètres qui sépare la « grande terre » de Santo de l'île d'Aore, a pris une certaine importance. Des colons coiffés du classique casque blanc ou kaki y apparaissent chaque jour, arrivant de leurs plus ou moins lointaines plantations et sautant à bas de leur jeep — ici, c'est la voiture nationale — pour traiter diverses affaires, procéder à quelques achats, poster une lettre ou un télégramme.

« Ceux du canal » — c'est ainsi qu'on désigne les colons de Santo dont ce canal du Second est essentiellement l'artère vivante — sont, bien entendu, à peu près perpétuellement en état de rébellion (au moins verbale) contre les administrateurs de Port-Vila. Il s'agit là d'une règle en honneur dans la plupart des colonies. Aux Nouvelles-Hébrides les occasions de friction sont toutefois plus nombreuses qu'ailleurs. D'abord il y a que ce régime hybride (avec ou sans jeu de mots) que constitue le condominium laisse la porte ouverte à toutes sortes de discussions. Et puis il y a que les colons néo-hébridais sont très loin d'être, comme on dit vulgairement, des enfants de chœur. Les plus anciens d'entre eux, qui y ont réussi à force de travail, de courage et de persévérance, sans aide aucune des pouvoirs officiels, estiment, non sans raison, que ce sont eux qui ont fait les Nouvelles-Hébrides. Les administrateurs de Vila, eux, estiment, et ils n'ont pas tort, que la loi est la loi et que les règlements sont faits pour être respectés.

LES PARTICULARITÉS DE MALLICOLO

Mallicolo, c'est « l'île des anthropophages ». Il est parfaitement exact, en effet, que dans ces parages certaines tribus se livrent encore parfois à ces fâcheuses pratiques. Mais, en dépit de récits plus ou moins fantaisistes publiés à ce sujet, on ne sache pas qu'aucun étranger ait jamais été à même d'assister à des scènes de cannibalisme. Les indigènes de ces régions ne sont d'ailleurs plus aujourd'hui des anthropophages que, si j'ose dire, d'occasion. Manger de la chair humaine n'est pour eux qu'un moyen de mieux assouvir une

(*) Voir *France-Illustration* du 22 octobre 1949.

ILE DE L'EPI. — LA CÉRÉMONIE RITUELLE DU FEU.

LA PIROGUE INDIGÈNE, VÉHICULE INDISPENSABLE.

PORT-VILA (VATÉ), CHEF-LIEU DU CONDOMINIUM.

LE REMORQUAGE DES BOIS A L'ILE ANEYTUM.

vengeance à l'égard d'un ennemi (les tribus, notamment de Mallicolo, sont encore souvent en guerre les unes contre les autres). Le corps de l'ennemi tué est alors dépecé, la tête réservée au chef, et les autres « morceaux » distribués aux convives, dont chacun est tenu de préparer sa « portion » à son gré... Ce trait de mœurs quelque peu inquiétant n'implique toutefois nullement que l'étranger ait à redouter quoi que ce soit à s'aventurer dans de telles régions. Ayant accompli un voyage d'une dizaine de jours à bord de la barge d'un planteur de Santo que j'accompagnais dans sa tournée de recrutement, j'ai touché à diverses reprises les territoires de Mallicolo — ceux de la « grande terre » et des îlots avoisinants. Partout nous avons été accueillis sinon avec de grandes démonstrations de joie (les Canaques sont peu expansifs), du moins, je dois le dire, fort civilement. On nous offrait de la kava à boire, des fruits à manger, tout en proposant à notre admiration les masques de danse taillés dans des troncs de fougères arborescentes et les plus belles dents de cochon du village. Ces dents en question, énormes et recourbées, proviennent de cochons spécialement élevés, c'est-à-dire martyrisés, à cet effet. Les canines supérieures du jeune mâle ayant été brisées, les dents correspondantes du bas ne sont plus gênées dans leur croissance et atteignent alors un développement monstrueux, s'enroulant sur elles-mêmes et perforant la mâchoire de l'animal. De telles dents sont très recherchées. Elles constituent une richesse et une monnaie d'échange. Rien de plus facile que de faire l'acquisition d'une femme à l'aide de deux ou trois dents de cochon de bon calibre...

En général parfaitement inoffensif, le Canaque néo-hébridais se souvient toutefois des injures. Malheur au colon ou à l'agent recruteur qui se sera rendu coupable à son égard d'une grave injustice. Tôt ou tard — on a vu de ces vengeances s'exercer au bout de vingt ans — il sera exécuté. Il arrive qu'il soit prévenu. Un mystérieux messager s'en vient le trouver, qui lui dit : « Ton igname a été planté à tel endroit. » Paroles sibyllines qui sont lourdes de sens. Elles signifient qu'à tel endroit, dans telle île, au sein de telle tribu, il a été symboliquement procédé à la plantation d'un igname censé devoir servir de garniture au plat de résistance dont le cadavre de l'ennemi visé fera un jour les frais.

Pour en finir avec la brève évocation de ce chapitre gastronomique, voici en quels termes (non dénués d'humour) un délégué français de Port-Vila rédigeait son rapport au retour d'une toute récente inspection à Mallicolo, où il avait été reçu par le chef d'un lointain village perdu dans la montagne : « ... Mon embonpoint suscitait uniformément l'attention ; mes apparences semblaient commentées favorablement. J'étais intrigué et légèrement inquiet... » Ce n'était, heureusement, qu'une fausse alerte. Les hôtes « Big Nambas » (nom de cette tribu particulièrement farouche de Mallicolo) de notre délégué admiraient seulement que sa forte corpulence lui eût permis d'accomplir six heures de marche à travers la brousse montagnarde.

DES TERRES AUX PLUS RICHES PERSPECTIVES

Il est évident que, comparées aux terres de l'Est, à ces archipels polynésiens aux populations charmantes, où tout n'est qu'indolence et douceur de vivre, les Nouvelles-Hébrides représentent, si l'on peut dire, le « Pacifique dur ». Mais ce pays, d'ailleurs magnifique, est profondément attachant jusque dans sa sauvagerie et son austérité même. Et l'on comprend la véritable passion que lui vouent ceux qui ont choisi d'y faire leur vie.

La richesse du sol y est presque miraculeuse. On peut dire que tout, aux Nouvelles-Hébrides, pousse ou pourrait pousser. Si les plantations européennes y ont été jusqu'ici extrêmement spécialisées en cocoteraies (18.000 hectares, produisant annuellement 12.000 tonnes de coprah, auxquelles s'ajoutent les 10.000 tonnes de coprah indigène), cacaoyères (3.000 hectares), caféières (2.500 hectares), c'est que ces cultures-là sont entre toutes favorisées par des conditions optima de sol et de climat et, par ailleurs, qu'intervient, bien entendu, l'éternel problème de la main-d'œuvre. Dans leurs îles ou îlots respectifs les Canaques possèdent des « jardins » qui leur fournissent tous les taros, les ignames, le manioc, le maïs, les chouchoutes, les papayes, les bananes, les mangues, etc., dont ils ont besoin pour leur subsistance, et ils ont en outre de quoi faire le commerce du coprah pour leur compte personnel. S'il leur arrive de se décider à aller travailler dans les plantations européennes (les règlements actuellement en vigueur exigent que le contrat n'excède pas une durée de trois mois, au bout desquels l'employeur est tenu de rapatrier les travailleurs dans leur île d'origine), ce n'est pas pour gagner de l'argent — ils n'en ont nul besoin — mais plutôt par besoin de changement, envie de voir du pays, ou encore (cela on ne l'avoue pas) attirés qu'ils sont par l'alcool. Une expérience de main-d'œuvre tonkinoise a été tentée, qui a mal tourné avec le drame du Viet-Minh. Aujourd'hui c'est d'une « expérience javanaise » qu'on attend d'heureux résultats.

Quoi qu'il en soit, il reste que les Nouvelles-Hébrides offrent des territoires ouverts aux plus riches perspectives et que cette région du grand Océan a vraiment encore de quoi, chose devenue rare dans le vaste monde, tenter de jeunes hommes épris d'aventure et ne rechignant pas à la tâche. Des milliers d'hectares d'excellente terre n'ont pas encore été concédés et ne demandent qu'à l'être. La malaria ? Oui, bien sûr, mais il y a la quinine et j'ai connu bien des colons néo-hébridais qui, n'ayant pas quitté le pays depuis vingt ans, se portent néanmoins comme des charmes.

A LILIPA : LES DANSES CANAQUES ONT TOUJOURS UN CARACTÈRE RITUEL. IL ARRIVE QU'ELLES SE PROLONGENT PENDANT PLUSIEURS JOURS ET NUITS CONSÉCUTIFS.

NOCTURNE
A LA MÉMOIRE
DE CHOPIN

De nombreuses cérémonies marquent cette année le centenaire de la mort de Chopin. Le 17 octobre 1849, en effet, le grand romantique s'éteignait place Vendôme, au cœur de ce Paris où il avait vécu la moitié d'une existence que notre collaborateur Robert Kemp évoquait de façon émouvante dans *France-Illustration* du 23 avril dernier.

Le 18 octobre, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, M. Yvon Delbos inaugurait, sous la présidence de M. Vincent Auriol, la première d'une série de manifestations qui se dérouleront jusqu'à la fin de ce mois.

A Morainville, dans les Vosges, une plaque a été apposée le 26 sur la maison natale de Nicolas Chopin, son père. Le lendemain une commémoration avait lieu en l'église de la Madeleine en même temps que s'ouvrait à la Bibliothèque Nationale l'exposition Chopin. Quelques-uns des plus éminents pianistes ont donné des concerts où ils ont fait entendre les œuvres du musicien dont un poète disait qu'elles étaient un des plus grands flots de la mer mélodique. Parmi ces manifestations du souvenir l'une des plus attachantes a eu pour cadre un cabaret parisien où avait été reconstituée la chambre de Chopin.

Dans ce décor Mme Maryse Querlin a évoqué la figure du compositeur en utilisant une documentation inédite qui lui vient de son mari, le compositeur Wilhelm Gybenbeek, décédé il y a quelques mois. Elle put ainsi enrichir de traits nouveaux le portrait de Chopin, dont le pianiste Victor Gille interpréta aussi une œuvre inédite, *Mazurka triste*, qui fut découverte après la mort de l'auteur sur son bureau. Enfin, demain, un pieux pèlerinage des servants de l'illustre musicien aura lieu devant sa tombe.

UNE TENTE ROMANTIQUE DISPOSE UN DÉCOR THÉATRAL DERRIÈRE LA STÈLE DE L'ACTRICE CLAIRON.

PÈLERINAGE DE NOVEMBRE
AU CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE

par PIERRE VIGNE

COMMENT cette propriété ravissante, située sur une colline boisée toujours ensoleillée, dominant une partie de Paris et mise en valeur par ses différents propriétaires, est-elle devenue un cimetière ?

Son histoire, curieuse, commence au moment où les terrains appelés « champ de l'Evêque », situés entre les paroisses de Charonne, de Bagnolet, les bourgs de Belleville et de Ménilmontant, appartenant à l'évêque de Paris, sont vendus en 1430 à un nommé Regnault (ou Renault), épicier de son état et qui avait fait fortune dans les denrées étrangères. Le choix de l'acheteur était celui d'un homme de goût. Il y fit construire une maison modeste pour y venir passer ses jours de vacances avec sa famille.

On appela cette propriété la « Folie-Regnault », le mot folie signifiait maison d'agrément et n'avait pas alors le sens que l'on devait lui attribuer plus tard. Un autre commerçant de Paris devait d'ailleurs quelques années après suivre son exemple et construire la « Folie-Méricourt », à quelques centaines de toises de la « Folie-Regnault ».

En 1626 Mme de Villeneuve, fondatrice de plusieurs ordres religieux, acquit des héritiers Regnault la totalité des terrains pour le compte de la communauté des jésuites de Saint-Louis, dont la maison professe se trouvait rue Saint-Antoine, où est actuellement le lycée Charlemagne. La demeure et les jardins de l'épicier devinrent alors un lieu de repos pour les Pères fatigués ou convalescents, qui n'avaient qu'une rue à longer pour passer de la ville à la campagne.

En 1652 la douce tranquillité de la « Folie-Regnault » fut troublée par un événement important. En pleine Fronde, le 2 juillet, les troupes de Turenne et celles de Condé se livrèrent bataille rue Saint-Antoine. Le jeune roi Louis XIV monta sur la colline des jésuites pour assister à la lutte et put constater par lui-même que la Grande Mademoiselle faisait tirer de la Bastille des coups de canon sur les troupes royales. On en connaît les conséquences. Mais un autre résultat fut obtenu le même jour : les Pères jésuites demandèrent, en souvenir de cette visite, la faveur royale d'appeler leur propriété « Mont-Louis », ce qui leur fut accordé. Ils réalisaient ainsi avec beaucoup d'astuce le double vœu de réunir sous le même vocable le nom du saint protecteur de leur ordre et celui du roi.

La propriété de Mont-Louis continue pendant une vingtaine d'années à être la paisible maison de repos qu'elle a été sous le nom précédent, mais un homme extraordinaire, le R. P. François d'Aix de La Chaise (1624-1709), va troubler le calme et faire de cette maison un lieu qui gardera son nom.

Ce Père jésuite sut, par son intelligence et son tact, sa douceur et son habileté, conserver la faveur du roi jusqu'à sa mort, devenir son confesseur particulier, donner son conseil dans les circonstances les plus graves et garder l'estime de tous, ce qui est la perfection dans la réussite.

C'est en 1675 que le R. P. La Chaise devint le confesseur de Louis XIV. Celui-ci, qui sollicitait fréquemment l'absolution, tint à avoir, pour différentes raisons, le Révérend Père à sa disposition hors de la maison professe. On choisit Mont-Louis comme résidence du confesseur, qui commença des travaux importants. Il fit bâtir, sur l'ordre du roi, une superbe maison d'une vingtaine de pièces sur la colline qui domine Paris (à l'endroit où se trouve actuellement La Chapelle), une orangerie et des communs. Il fit creuser une pièce d'eau alimentée par les ruisseaux de Ménilmontant et de Charonne, dessiner un jardin à la française et planter d'arbres fruitiers le restant du terrain. De l'avis de tous Mont-Louis était devenu une des plus belles demeures des environs de Paris.

Le R. P. La Chaise resta confesseur de Louis XIV de 1675 à 1709, date de sa mort. A l'influence personnelle qu'il exerçait sur le roi s'ajoutait un pouvoir peut-être plus efficace : il était le dispensateur des bénéfices. La retraite de

Mont-Louis devint des plus fréquentées, le Révérend Père aimant beaucoup recevoir et, plus encore, faire visiter la propriété qui était son œuvre. Ce fut pendant plus de trente ans un petit Versailles où se rencontraient courtisans et amis, ecclésiastiques en quête de prébende, dames de la cour et ministres venant chercher les bonnes grâces du Père et demander son appui.

Ainsi, tout naturellement, on perdit l'habitude de dire « je vais à Mont-Louis », mais « je vais chez le Père La Chaise », identifiant l'homme et le lieu.

Après sa mort Mont-Louis reprit pendant cinquante ans son rôle de maison de repos, jusqu'aux événements de 1755, tragiques pour l'Ordre des jésuites et pour la propriété en particulier. Des spéculations malheureuses et la perte de deux navires capturés par les Anglais et chargés de denrées coloniales appartenant à la colonie des jésuites à la Martinique mirent l'Ordre dans la nécessité d'avoir à payer la somme de 1.500.000 livres. Procès malheureux à Marseille puis à Paris, et un arrêt de la Grand-Chambre du Parlement de Paris du 8 mai 1761 condamne l'Ordre des jésuites au paiement de la somme et ordonne la vente des immeubles. Ce qui fut fait. Le 31 août 1763 tous les biens mobiliers et immobiliers furent mis en adjudication, et le domaine de Mont-Louis en premier. Il fut acquis par un nommé Gratin, qui le vendit en 1769 à un certain Michaux, qui laissa la propriété en 1784 aux frères Baron, et notamment à Jacques Baron, appelé Baron-Desfontaines. Celui-ci réussit ce tour de force d'agrandir ses terres en pleine Révolution et de les faire fructifier sans encombre ; mais il ne put continuer son effort et, sous le poids des impôts et des charges, dut se résigner à les mettre en vente en 1804.

Ce fut la Ville de Paris qui acheta le terrain de Mont-Louis, en pluviôse an XII, à l'instigation de Frochot, préfet de la Seine. Ce merveilleux fonctionnaire, intelligent et tenace, parvint à faire triompher ses idées. La loi de floréal an XI l'ayant autorisé à acheter des terrains pour y construire un cimetière, Frochot proposa au Conseil général l'achat de Mont-Louis. Ce projet fut accepté et Baron-Desfontaines céda le tout pour la somme nette de 180.000 francs, soit à 1 fr. 02 le mètre.

Un arrêté de floréal an XII décrète alors que « le clos Mont-Louis » est érigé en cimetière. Frochot a réussi et commence son œuvre administrative. Il lui donne le nom de « cimetière de l'Est », mais celui de Père La Chaise prévaudra bientôt. Les premières inhumations ont lieu immédiatement. La première en date, contrairement à ce qui a été dit, est celle d'une petite fille de cinq ans, Adélaïde Paillard-Villeneuve, dont les parents habitaient le quartier et obtinrent une concession temporaire le 15 prairial an XII. Le deuxième corps enterré est celui de Pierre Jacquemard, le 20 messidor de la même année.

Cette inhumation fit date dans l'histoire générale des pompes funèbres. Ce fut la première concession à perpétuité accordée par l'administration, qui réserva, sur l'initiative de Frochot, le privilège de cette nouvelle réglementation exclusivement au cimetière de l'Est.

Frochot poursuivit son plan. Il rêvait de faire de « son cimetière » une nécropole, si l'on ose dire, de bon ton. Il réussit, après de nombreuses démarches, à y faire inhumer Molière et La Fontaine, puis les restes d'Abélard et d'Héloïse, que l'on promenait d'église en abbaye, puis les cendres de Beaumarchais et de beaucoup de personnages illustres à l'époque, même une reine, la veuve d'Henri III.

Ce genre de publicité mortuaire eut son succès, les concessions à perpétuité augmentèrent d'année en année, et lorsque Frochot fut destitué, en 1812, il put dans sa disgrâce se féliciter néanmoins d'avoir réussi une de ses conceptions. L'avenir a fait le reste.

Le promeneur qui parcourt les belles avenues et les sentiers du cimetière du Père-La Chaise demande généralement aux gardes de service, entre autres renseignements, de lui indiquer la tombe du R. P. La Chaise. Celui qui a donné son nom malgré lui n'est pas enterré là. Ses ossements sont mêlés à ceux d'autres Pères jésuites dans la crypte de l'église Saint-Paul, sans nom et sans date. Frochot, par contre, y est inhumé. Le précédent propriétaire y repose également. M. N. Paul-Albert, dans sa remarquable étude sur le Père-La Chaise, nous raconte que si Baron-Desfontaines fut bon propriétaire il fut mauvais spéculateur, car ayant vendu son terrain 1 fr. 02 le mètre à la Ville de Paris, sa veuve a été obligée de racheter à celle-ci pour l'inhumer 16 mètres carrés à 250 francs le mètre.

Parcourons maintenant les allées silencieuses du Père-La Chaise. Nous constatons avec une surprise émue l'harmonie des efforts de l'homme et de la nature. Les arbres, les arbustes, le lierre ont encerclé pieusement les monuments, créant à certains endroits un décor grandiose, à d'autres un décor rustique, toujours un ensemble émouvant.

Il serait vain d'énumérer les tombes célèbres et leurs souvenirs ; un autre classement nous semble préférable.

Plusieurs tombes sont fleuries toute l'année par des inconnus fidèles à un culte qui leur est propre et dont l'assiduité appelle le respect. La sépulture de Chopin, dont on vient de célébrer le centenaire le 17 octobre dernier, est fleurie de janvier à décembre par ses admirateurs. Il en est de même du tombeau d'Abélard et d'Héloïse, qui voit depuis un siècle et demi des couples d'amoureux lui faire l'hommage de modestes bouquets jetés à travers les grilles. Un peu plus haut, une statue de bronze : le *Christ berger*, reçoit chaque jour la ferveur de nombreuses femmes sans que l'on puisse déceler l'origine d'un pareil culte.

Sur le terre-plein de l'avenue de la nouvelle entrée se trouve le tombeau d'Allan Kardec, philosophe spiritualiste mort en 1869. Depuis cette date ses adeptes, en grande majorité des femmes, viennent chaque jour se recueillir, poser la main sur le cénotaphe et déposer des fleurs ; c'est la tombe la plus visitée du cimetière. Plus loin se profile la statue couchée du journaliste Victor Noir, dont la boutonnière est toujours fleurie d'un œillet rouge. D'autres tombes encore reçoivent l'hommage anonyme de la foule : ce sont les monuments aux Morts des deux guerres, combattants français ou étrangers, le monument des victimes du devoir « Travailleurs municipaux », le Mur des Fédérés, le monument des défenseurs de Belfort, et bien d'autres encore...

Il y a également des tombes qui attirent l'étonnement du visiteur ; l'imagination des familles ou des amis a fait élever des monuments commémoratifs qui « sortent de l'ordinaire », ce qui est tout compte fait un autre genre de piété. La tombe du dompteur Pezon est surmontée d'un monument en bronze où l'on voit ce dernier à cheval sur son lion favori ; celle de Winsor, triangulaire avec inscriptions en trois langues, tend à célébrer la mémoire de l'inventeur des réverbères; celle de Robertson, physicien-illusionniste-aéronaute, est agrémentée de sculptures cabalistiques. La pureté de l'intention est certaine.

Le hasard joue ici son rôle, comme partout. Qui donc, sinon lui, aurait placé la tombe du protestant Mestrezat à l'endroit même où fut décidée la révocation de l'édit de Nantes, c'est-à-dire la demeure particulière du R. P. La Chaise, de placer celle de la pauvre M^lle^ Raucourt, du Théâtre-Français, dans le chemin qui porte le nom de sa rivale, M^lle^ Clairon ? Qui donc, sinon lui, a placé tête à tête dans la 94^e^ division Edouard Drumont et Alexandre Stavisky ?

D'autres tombes gardent jalousement leur secret : pas de noms de famille, pas de dates ; seulement sur une simple dalle : des prénoms, des surnoms ou des épitaphes sans explication.

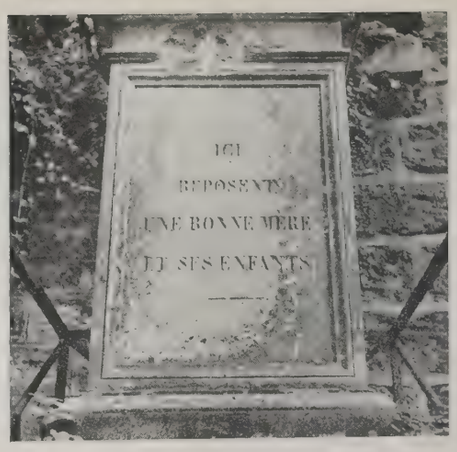
Cette discrétion émouvante console des mausolées chargés de sculptures exagérées et des inscriptions trop louangeuses. Mais il y a un spectacle à l'émotion duquel personne ne résiste : celui des tombes abandonnées. Que pourraient révéler de misères et de chagrins ces dalles écroulées, ces fers tordus, ces vides non comblés ? Pas un être humain qui ne puisse être touché à leur vue.

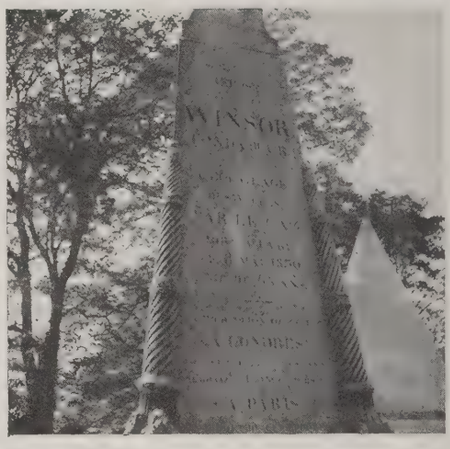
Heureusement la nature a veillé à cela comme en toute chose. Le lierre et la mousse ont poussé sur les pierres oubliées, et souvent de gros arbres ont planté leur masse sur les caveaux abandonnés comme pour couvrir leur déchéance. Victor Hugo a parlé d'eux dans *les Rayons et les Ombres* :

Oubliés des vivants, la Nature leur reste
Dans le Jardin des morts où nous dormirons tous.

Bibliographie. — *Histoire du Père-La Chaise*, par N. Paul-Albert. (Gallimard, 1937.)

Nous tenons à remercier ici de leurs précieux renseignements l'ancien conservateur, l'érudit M. Chenivesse, et le très actif et diligent conservateur actuel, M. Lacroix.





LE CAVEAU DE FAMILLE EST D'UNE ÉMOUVANTE SIMPLICITÉ. — CHAQUE JOUR LE SPIRITE ALLAN KARDEC EST ABONDAMMENT FLEURI. — LE SOUVENIR DE L'INVENTEUR DES RÉVERBÈRES, WINSOR, EST PERPÉTUÉ PAR UN MONUMENT TRIANGULAIRE. — LE HASARD A CURIEUSEMENT RAPPROCHÉ EDOUARD DRUMONT, LE POLÉMISTE, ET ALEXANDRE STAVISKY, DONT ON PARLA TANT.

Photographies *France-Illustration*.

PEZON, LE DOMPTEUR, CHEVAUCHE SON LION FAVORI.

ROBERTSON, PHYSICIEN, ILLUSIONNISTE, AÉRONAUTE.

VIVANT-DENON, DIPLOMATE, GRAVEUR ET CONTEUR.

PAISIBLE CHEMIN DU CHAMP DE REPOS OU LES ARBRES ÉTENDENT LEURS BRANCHES SUR LES TOMBES.

CE FRÊNE, AUJOURD'HUI CENTENAIRE, PROTÈGE UNE TOMBE ABANDONNÉE DEPUIS LONGTEMPS

LA PARISIENNE A CHOISI...

PAR RENÉE DE RIFF

C'EST fait. Elle a décidé de sa silhouette, de l'angle de son coiffant, des couleurs qui l'embelliront, de tout ce qui accentuera sa personnalité. Elle a saisi l'accord qui fera d'elle, à toute heure, en tout lieu, l'image même de l'élégance, celle qui se révèle par tous les détails d'un choix judicieux et raffiné. Affairée, mais patiente et réfléchie, elle a tout vu, tout jugé, tout combiné.

Le manteau qu'on met aussi bien le matin que l'après-midi pour faire des courses, la Parisienne le veut ample et confortable, dans un de ces nouveaux tissus épais, chauds et légers dont les tonalités d'hivers sont si seyantes. Un col haut, de vastes poches masquées ou non en font un vêtement aussi chic que pratique.

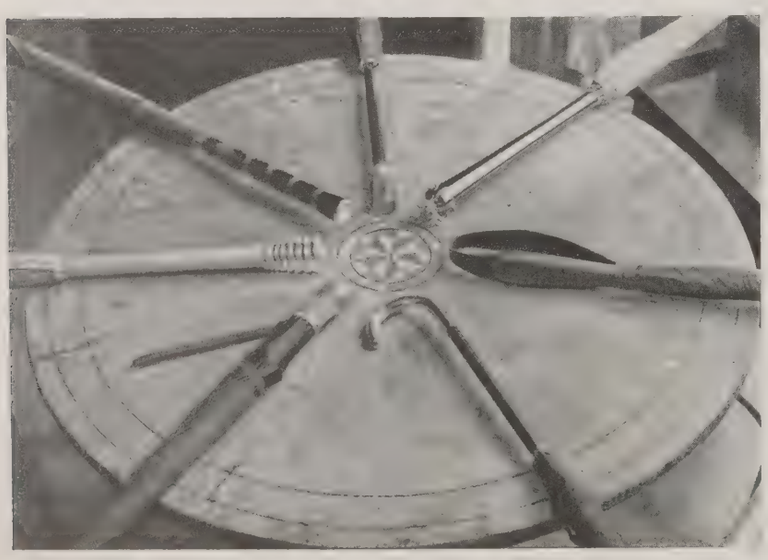
Pour les belles journées d'automne la Parisienne aime le tailleur, qui dégage la silhouette. Elle le choisit dans un tissu douillet d'aspect rustique et d'un coloris clair qui permettent de le porter aussi pour les déplacements. Cette saison la cape-pèlerine y ajoute une note nouvelle et permet d'affronter le froid sans crainte.

Le petit chapeau qu'elle incline sur l'oreille, pointant d'une façon désinvolte, dans un coloris qui contraste avec son manteau ou encore qu'elle assortit à sa blouse ou sa robe, notre Parisienne le veut dans un beau taupé velours ou en jersey, avec peu de garniture, mais qui fait corps avec le chapeau et qui en accentue la ligne. Pour ses courses, son sac de box est grand, en hauteur et pourvu de compartiments réglables et de pochettes intérieures qui en font un trésor de commodité raffinée. Ses gants sont simples, en très belle matière, courts ou à larges crispins, et forment un ensemble harmonieux avec les souliers, qui sont toujours assortis au sac.

L'après-midi, sous la veste ou le manteau de fourrure, la robe choisie est en soie le plus souvent, en une de ces belles soies naturelles dont le retour est la marque de temps plus heureux. La jupe étroite, qui vient de faire une si grande offensive, s'étoffe malgré tout sur un point dans un mouvement en souplesse, et la Parisienne l'a choisie en une ligne souvent asymétrique mais harmonieuse. Elle préfère l'encolure dégagée qui fait valoir la grâce du cou et elle aime cette petite fente de la jupe qui laisse le loisir d'admirer le galbe de sa jambe. Entre la jupe large qui donne plus de souplesse à sa démarche et la jupe étroite qui lui confère plus d'allure, elle n'a pas encore pris de parti... c'est pourquoi elle porte les deux !

Pour accompagner ces robes, le chapeau est plus sophistiqué et d'une forme élancée qui hausse la silhouette. Il est d'une ligne pure sans surcharge ou garni de plumes d'une fantaisie adorable et, là encore, le choix étant difficile, la Parisienne porte l'un et l'autre. Le souple sac de suède est tout indiqué pour parfaire l'ensemble, et une garniture de passementerie, une sobre broderie ou un fermoir ingénieux le font préférer à tout autre. Les gants qui le complètent sont également plus recherchés. Le gant à large poignet évasé est aussi chic que le long gant montant, et c'est la forme de la manche qui impose l'un ou l'autre.

Plus tard dans la journée, à l'heure des réunions élégantes, la Parisienne qui veut être dans la note raffole de cette robe nouvelle appelée « demi-soir » qu'elle met aussi bien pour un cocktail qu'au théâtre, au restaurant ou au cabaret. Les points essentiels de la mode s'y retrouvent : souplesse du corsage blousant, simplicité et ampleur d'une jupe plissée contrastant avec la magnificence du tissu et décolleté permettant de porter des bijoux d'une manière nouvelle, sur les épaules ou très en arrière près du cou. Le taffetas uni ou broché, le velours, la dentelle rebrodée posée en transparence sur un fond de faille ou de satin, les tissus lamés d'or sont tout aussi indiqués pour la robe « demi-soir ». La Parisienne la complète d'un petit béguin très à la tête, un rien, très net ou recouvert de belles broderies de paillettes et de pierreries, mais qu'il soit tout simple ou très éclatant, c'est toujours un petit chapeau très... parisien !



Les manches de parapluies, très variés, sont en plexiglass, en écaille, en ambre ou en matière plastique.

ROBERT PIGUET. « Chevrons » manteau de lainage épais rayé vert et noir entièrement travaillé en chevrons. Chapeau souple de jersey noir.

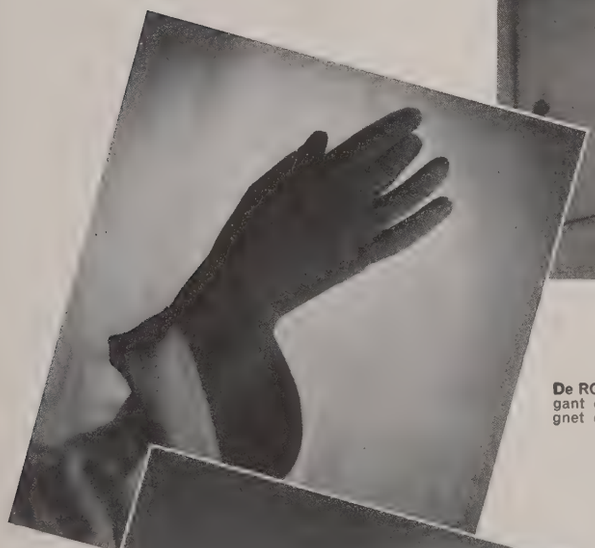
PAULETTE. Toque en pointe faite de feutre et bordée de gros-grain.

« Sucre en poudre » robe en crêpe rose de CHRISTIAN DIOR. Calot de taupé. Gants longs assortis. Souliers de PERUGIA avec le talon creusé.

Un feutre antilope de CLAUDE SAINT-CYR. Il est garni d'un oiseau vert foncé à tête jaune.

De ROGER MODEL ce sac de suède noir avec fermeture en carré et franges. **Il** se déploie comme un livre. **Gants à poignets retournés et bordés de franges.**

SCHIAPARELLI a créé ce tailleur en lainage grège. La blouse et le chapeau sont rouge et marron.



De ROGER FARÉ pour HERMES ce gant d'antilope noir avec un poignet doublé d'antilope framboise.

ROGER FARÉ a fait aussi pour HERMES ce gant de suède noir à bord dentelé.

« Ramages » est une robe d'après-midi de NINA RICCI en soie noire à grands dessins flous en quadrillé.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Portrait de Lyautey

On a beaucoup écrit sur Lyautey. Il y a de lui plusieurs biographies complètes, sans compter les ouvrages qui relatent ses propos, ses entretiens, l'enseignement vivant de sa parole et de son action. Le meilleur de cette bibliothèque Lyautey ce sont d'ailleurs les écrits qui viennent de lui-même, c'est-à-dire les volumes de son incomparable correspondance. Après quoi il faut placer sans doute en première ligne le livre récent de M. Georges Hardy, *Portrait de Lyautey* (Bloud et Gay). Cet ouvrage ne nous apporte pas seulement une histoire et une peinture de Lyautey plus accomplies que beaucoup de celles que nous possédons. Il représente, en émanation directe de ce conducteur d'hommes, une sorte de manuel de vie dont je ne connais guère l'équivalent. Dans les bibliothèques voilà un petit livre qui tiendrait utilement la place de beaucoup d'autres.

Je ne parle pas ici à la légère. M. Georges Hardy est qualifié pour donner des leçons, à plus forte raison pour en transmettre. Lyautey, durant une longue période de sa résidence générale au Maroc, lui confia la direction générale de l'Instruction publique. A ce titre M. Hardy a été l'un des principaux collaborateurs du fondateur du Maroc français. Je me retiens d'écrire le principal, tout simplement. Car dans l'action telle que Lyautey la concevait la vie de l'esprit était primordiale. C'est ce que M. Hardy nous montre très bien. Mais il nous apprend du même coup dans quel ordre s'accordent l'esprit et l'action quand ils rentrent ainsi dans leur vérité.

Lyautey avait assez d'idées pour être capable, s'il l'eût voulu, de mettre en ouvrages doctrinaux les principes de son action. S'il ne l'a pas fait, c'est que personne ne fut plus que lui hostile aux systèmes. M. Hardy écrit : « Les idées générales, dont il fait une grande consommation, n'acquièrent en lui nulle omnipotence. Elles ne visent pas du tout à constituer une philosophie, sinon une philosophie du bon sens et du bon vouloir. » Lyautey professait que les programmes n'importent guère ; ce sont les hommes qui comptent. M. Hardy nous montre le secret de son œuvre : il a su mettre des hommes en valeur, il a orienté vers leur plus grande efficience les hommes qu'il a choisis pour travailler avec lui. Par là il nous enseigne l'art de faire vivre l'homme excellemment. La grande richesse du livre de M. Hardy est qu'il développe de façon magistrale cet enseignement-là.

On prendra un plaisir particulier aux pages où M. Hardy dresse la liste de tout ce que Lyautey éliminait pour rendre à la vie son sens et à l'homme sa valeur. D'abord les bureaucrates, ou, selon la formule de Lyautey, « le-monstre-solennel-qui-est-dans-son-bureau ». Puis les « mandarins », en qui se perpétue le « fétichisme du tchin » et « l'esprit de bouton ». C'est par eux qu'on est conduit au « non-vivre », en qui Lyautey dénonçait le crime des crimes. Avec le mandarinat, il vitupérait le caporalisme, le gendarmisme, le snobisme, le dilettantisme, puis les tièdes, les indécis, qui se noient dans un crachat, les découragés, les bavards, les palabreurs, les donneurs de panacée, les « amateurs de politicaillerie déséquilibrante », les colporteurs de potins et de grotesques histoires (qui lui avaient fait prendre en horreur Paris, « le malsain Paris »), et encore les sceptiques, les ironistes, les discutailleurs... Cela fait beaucoup d'ennemis. « Un tempérament moins solide, note M. Georges Hardy, aurait tourné à la plus noire misanthropie et cherché comme Alceste un endroit écarté où d'être homme d'honneur on ait la liberté. » Mais Lyautey n'était pas un déserteur du devoir d'homme et s'enflammait pour l'accomplir en pleine pâte humaine.

Je ne saurais en quelques lignes dresser en regard le tableau de l'homme digne de ce nom, tel que la conscience d'un Lyautey le compose. C'est la matière de tout le livre de M. Hardy, et je renvoie notamment le lecteur à la suite de chapitres intitulée « les données de la personnalité ». Il y a vraiment là les éléments d'un traité d'éducation supérieure, et aussi le plus sérieux programme de réorganisation sociale. Le problème colonial, faut-il le dire, y est examiné dans toute son ampleur, et la mission des colonisateurs est parfaitement définie. A ce sujet j'aimerais à rapprocher certaines idées de Lyautey de ce qu'Alain Gerbault a écrit sur notre colonisation océanienne. L'article où j'ai fait écho, il y a quelques semaines, à ces pages de Gerbault, a ému certains lecteurs qui ont bien voulu m'inviter à creuser cette grave question. Il me semble que Lyautey en parle très justement quand il dit : « Chaque fois que nous trouvons des groupements ethniques tout formés, des institutions locales, notre premier intérêt est de les sauvegarder et de nous en servir. Lorsque, par ignorance, maladresse ou préjugé, nous avons détruit ces assises traditionnelles, ce sont des années, sinon des siècles qu'il faut ensuite pour reconstituer à notre administration une base solide. »

On voudrait tout citer des propos que tient cette sagesse vivante. Il faut se borner. Je ne veux pas terminer cependant sans rappeler la vision aiguë de Lyautey sur le destin actuel de la France. « Si l'on s'en tient aux apparences, disait-il, la France glisse au rang des puissances de second ordre, en attendant le troisième..., et notre classement en tant qu'élément négligeable pour le règlement des affaires du monde n'est plus qu'une question de jours. » Et pourtant, ajoutait-il, on pourrait « désembourber » la race française et la « remettre en marche ». Alors : « si les voisins qui escomptent déjà notre disparition et déjà nous regardent presque, non sans raison, comme un facteur négligeable constataient un beau jour que nous sommes ressuscités ! Peut-être alors ne serait-il plus besoin de la paradoxale alliance russe, et pourrait-on de nouveau travailler à l'*Europe-une* (c'est Lyautey qui souligne), logique, historique, que préparait le lent travail des siècles, et que le fratricide 1870 a brisé dans l'œuf. » Ces lignes sont de 1897. Elles brillent, en 1949, de l'éclat d'une intemporelle vérité.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le Cid — Le Petit Café — Neiges

La reprise du *Cid* à la Comédie-Française, celle du *Petit Café* au théâtre Antoine, de *Neiges* au théâtre Montparnasse, voilà le bilan de la semaine. J'ai toujours plaisir à revoir, à réentendre *le Cid*. Si ma satisfaction n'a pas, cette fois, été sans mélange, c'est que la loi tyrannique des chefs d'emploi, s'ajoutant à une erreur tout court dont je ne chercherai pas la raison, nous a valu une distribution un peu boiteuse. M. Debucourt dans le rôle du roi, voilà d'abord un choix qui heurte l'esprit. Dieu sait si j'admire M. Debucourt comédien ! C'est un des plus fins que nous ayons. M. Debucourt dans Molière, dans Marivaux, dans Musset, dans Mérimée, à la bonne heure ! Il n'y a rien de mieux. Mais le port solennel de don Fernand, sa raideur de monarque absolu, la pompe empesée de son langage s'accommodent mal de la bonhomie souriante avec laquelle M. Debucourt a composé son rôle. Il avait presque l'air par moment de jouer une pièce parodique. C'était fort gênant. A-t-on oublié que M. Maurice Escande fait partie de la troupe des Comédiens-Français ?

Mlle Thérèse Marney, en Chimène, ne m'a pas paru non plus très convaincante. Cette jeune artiste ne manque ni de *pectus* ni de feu. Mais la Chimène du *Cid* est une sorte de Furie dans l'amour comme dans sa soif de vengeance, et peut-être me trompé-je, mais je la vois tout ensemble plus frêle et plus ardente que la noble et gracieuse Thérèse Marney. Hélas ! les Renée Faure sont rares.

En revanche M. André Falcon, chargé du rôle écrasant de Rodrigue, m'a causé une bien agréable surprise. Il y a montré une fougue toute castillane, une aisance, une autorité, une jeunesse dignes d'éloge. Il a dit ses stances avec autant d'intelligence que de sensibilité. Ce n'était plus un morceau de bravoure, mais vraiment la pathétique confidence d'un cœur déchiré. Bravo, M. Falcon !

A côté de lui M. Yonnel a été, à son ordinaire, un parfait don Diègue. M. Jean Davy a campé un comte de fière allure. Mlle Yvonne Gaudeau a prouvé la diversité de son talent en nuançant de hauteur, d'espoir, d'inquiétude et de quant-à-soi le développement du caractère de l'Infante. Nous sommes de plus en plus loin de Corneille, et de moins en moins aptes à le comprendre, mais le vieux lion vit toujours, on le constate, lorsque la Comédie-Française le défend avec foi.

Le Petit Café, de Tristan Bernard, est aussi une pièce classique dans son genre, mais dans le genre du Palais-Royal, qui, en 1911, ne se galvaudait pas comme aujourd'hui. Un chef-d'œuvre ? Assurément non, et l'on ne lit pas sans surprise les articles dithyrambiques assenés sur cette aimable bouffonnerie par les critiques du temps. C'est peut-être qu'alors triomphait le théâtre du Boulevard et qu'on acceptait plus facilement les sujets conventionnels et les situations arbitraires. Mais ce qui fait l'agrément du *Petit Café*, c'est justement le contraste entre l'invraisemblance de l'intrigue et l'exactitude de l'observation dans le détail. Il n'est pas un des personnages du *Petit Café* qui ne se présente avec quelque trait pittoresque et vrai, qu'il s'agisse d'Albert, le garçon de café subitement enrichi, de son patron, M. Philibert, de l'escroc Bigredon, d'Edwige, de Bérangère d'Aquitaine ou d'autres comparses. La vivacité du dialogue et deux douzaines de mots brillants font le reste. Et puis, au Théâtre Antoine, on a vraiment bien fait les choses. Les robes et les chapeaux de Pierre Balmain sont à ravir, les décors, réalisés d'après les maquettes de Drian, créent heureusement l'atmosphère. Et quant à l'interprétation... Je me rappelle avoir vu *le Petit Café* à l'Odéon avant la guerre, et je dois confesser que j'en avais gardé un souvenir un peu poussiéreux. Mais Mme Simone Berriau a tout remis à neuf avec un zèle allègre. C'est Bernard Blier qui tient le rôle d'Albert, et il s'en acquitte avec cette rondeur magistrale, cette malice souriante qui lui ont valu une

Blier, Riandreys, Nadia Gray, Louis Blanche, Marie Dubas, Oudart.

MARGUERITE JAMOIS, ROGER KARL, HÉLÈNE SAUVANEIX.

place de tout premier plan parmi les comédiens de son âge. Félix Oudart, qui semble avoir dilaté sa bedaine pour les besoins de la cause, est, avec ses joues congestionnées et ses bras en ailerons de pingouin, le Philibert exemplaire. Mme Marie Dubas, en pseudo-tzigane catapulteuse, exécute son numéro avec sa verve habituelle. Je citerai encore les piquantes Nadia Gray, Nicole Maurey et Marie Olivier, et, après avoir loué l'excellente reconstitution de Maxim's au deuxième acte — le plus amusant de la pièce — félicité les metteurs en scène Yves Mirande et Maurice Henry, je verserai un pleur nostalgique sur une époque où le cher Tristan Bernard était jeune et où un héritage de 800.000 francs pouvait permettre d'entretenir une Bérangère d'Aquitaine.

Neiges, de Mmes Marcelle-Maurette et Georgette Paul, au théâtre Montparnasse, présente en réalité deux sujets : l'un avoué, l'autre masqué. Le sujet avoué, c'est le drame de la grande danseuse Mouna Maslova, diminuée physiquement et qui, ne pouvant se résigner à sa déchéance, voit avec une secrète terreur qu'une de ses élèves, Claudie Ronelli, s'élève peu à peu jusqu'à ce qu'elle accepte de lui passer le flambeau. Le drame secret, c'est celui des femmes damnées de Baudelaire. Claudie Ronelli aime Mouna Maslova autant qu'elle l'admire. Elle la suit dans sa retraite, parmi les neiges, se cache derrière un rideau pour la regarder danser, et l'on ne sait plus si son désir de l'égaler procède de l'émulation ou de l'amour.

Aucun de ces deux sujets n'est traité à fond, et le second est à peine indiqué. Ce qui nous est offert ressemble plus à un scénario de film qu'à une pièce. Mais les gros plans font défaut qui eussent suppléé aux insuffisances du dialogue. La meilleure scène est la dernière, où l'on voit Mouna Maslova, dans les cintres du théâtre, suivant les pinceaux de lumière des projecteurs tandis que son élève, sa rivale, danse et triomphe. Comme les applaudissements éclatent et s'éteignent les machinistes coupent la lumière, et elle leur crie, ombre oubliée : « N'éteignez pas... Il y a encore quelqu'un... » C'est proprement une scène de film, dans la tradition spectaculaire du théâtre Montparnasse.

Il faut surtout rendre grâces à Douking, décorateur hors de pair, à Marguerite Jamois, metteur en scène et interprète, dont le jeu douloureux et prenant dépasse son rôle même. On louera aussi Hélène Sauvaneix pour ses qualités d'actrice et de ballerine, et l'admirable Roger Karl. Les acteurs sont moins ici les servants du texte que ses véritables créateurs. Et je ne puis croire que la vraie formule du théâtre soit celle où l'auteur disparaît.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Fred Zinnemann

Né à Vienne, Fred Zinnemann, après avoir travaillé en Autriche dans les studios comme assitant, accepta une offre du gouvernement mexicain et collabora à la réalisation des *Révoltés d'Alvarado* qui furent avant l'apparition du team Fernandez-Figueroa, la première production de classe internationale réalisée au Mexique. Il passa ensuite aux Etats-Unis, où il fut mis à l'épreuve sur des courts sujets, notamment la fameuse série : « le Crime ne paie pas ». Ayant donné ainsi la mesure de ses capacités, il eut l'autorisation de passer aux longs métrages. Le premier que nous avons vu, *la Septième Croix*, date de 1944 et est sans doute la seule bande réalisée à Hollywood où l'atmosphère de l'Allemagne hitlérienne était restituée avec exactitude.

Ce n'était toutefois qu'un film honnête, et Fred Zinnemann vient seulement maintenant de démontrer qu'il compte parmi les réalisateurs américains qui donnent le plus d'espoir. Ses deux dernières œuvres comptent en effet parmi les plus intéressantes que nous ayons vues récemment : ce sont *les Anges marqués* et *Acte de violence*.

Elles ont toutes deux ceci en commun : elles posent un problème actuel et le traitent avec sérieux. Rien qui soit plus opposé aux méthodes hollywoodiennes, qui consistent à recenser ce qui fait recette et à chercher dans le catalogue des trente-six situations dramatiques une mouture relativement nouvelle de cette situation ainsi consacrée. Comment s'adapteront à la vie les enfants dont la cruauté nazie a supprimé la famille et détruit jusqu'aux réflexes les plus normaux ? Comment réagiront l'un à l'égard de l'autre deux combattants qui sont seuls à savoir comment ils se sont conduits dans une épreuve particulièrement pénible ? Voilà qui ne rentre pas dans les scénarios fabriqués à la chaîne.

Le début des *Anges marqués* est à cet égard un des plus pathétiques témoignages qui aient jamais été portés sur l'immédiat après-guerre. Il a été tourné en Allemagne, dans les camps de personnes déplacées, avec des enfants choisis parmi ceux qui avaient échappé aux camps de concentration (et le jeune Tchèque Ivan Jandl, qui joue le rôle principal, a reçu l'Oscar pour son interprétation), et, à l'arrière-plan, l'authentique et invraisemblable décor des villes écrasées par les bombes, avec lequel nous commençons à nous familiariser depuis *Allemagne année zéro*, *les Assassins sont parmi nous* et *Berlin Express*. Il est difficile de ne pas être ému jusqu'aux larmes par le spectacle de ces gosses auxquels l'instinct vital a appris, après des années de torture, à se taire, à mentir ou à fuir comme la seule chance de préserver leur existence ; l'un répond à toutes les questions : « Je ne sais pas », l'autre cache son nom et, au bruit d'échappement d'un moteur, tous se sauvent comme si la chambre à gaz ouvrait déjà ses portes.

Acte de violence a une apparence plus conventionnelle, ce qui explique qu'au festival de Cannes il fut confondu avec des bandes policières de série sous prétexte qu'il raconte un meurtre. Mais la rigueur avec laquelle l'anecdote est contée, la sobriété des effets, le refus d'un dénouement optimiste ou facile montrent assez que nous avons affaire à tout autre chose. L'ombre du *Lord Jim*, de Joseph Conrad, plane sur le protagoniste qui, tout en cherchant mécaniquement à échapper à celui qui veut l'abattre, sait fort bien que la mort seule le délivrera des reproches de sa propre conscience.

Fred Zinnemann se révèle aussi un remarquable directeur d'interprètes. Dans *les Anges marqués* Aline Mac Mahon inaugure un nouveau personnage pathétique, tandis que Montgomery Clift s'y est consacré vedette du jour au lendemain. Et Robert Ryan et Van Heflin ne sont pas moins bons dans *Acte de violence*.

« LES ANGES MARQUÉS » : ENFANTS DÉPLACÉS NOURRIS PAR L'U. N. R. R. A.

« UN ACTE DE VIOLENCE » : ROBERT RYAN EST FRAPPÉ PAR VAN HEFLIN.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

LA FRANCE, FILLE AINÉE DE L'ÉGLISE

A l'occasion de l'Année Sainte, le numéro 212 de *France-Illustration*, portant la date du 5 novembre, sera consacré tout entier au thème suivant : « La France, fille aînée de l'Eglise. »

Vous y trouverez notamment un grand reportage en couleurs sur le Vatican et, sous la signature de personnalités éminentes, une image panoramique de l'Eglise catholique en France et de ses multiples activités. Une partie importante de cette étude a trait à l'enseignement libre sous ses divers aspects et à ses différents degrés.

En six planches en couleurs, les portraits de S. S. le pape XII, de LL. EE. les cardinaux de France et de S. Exc. l'archevêque de Paris.

Ce numéro spécial de 68 pages sera servi, comme de coutume, à tous nos abonnés. Etant donné la modicité de son prix de vente (150 francs), nous ne saurions trop conseiller à nos lecteurs de le retenir dès à présent chez leur fournisseur habituel.

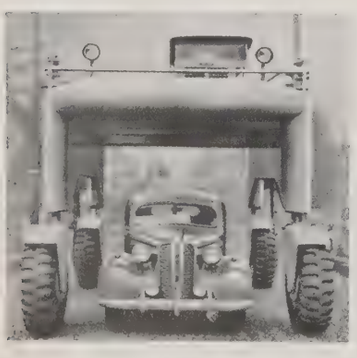
TRANSPORT LOURD

Ce curieux engin qui vient d'apparaître sur les routes américaines résout d'une manière élégante le double problème du chargement et du transport des matériaux lourds tels que troncs d'arbres, rails, poutres d'acier, canalisations de fonte, voitures automobiles, etc.

En dépit de ses impressionantes dimensions — 5 mètres de long, 4 mètres de haut, 3 m. 50 de large — le nouveau véhicule reste très maniable, grâce à ses quatre roues motrices et à ses cinq vitesses en marche avant ou arrière. Il est relativement facile de l'amener au-dessus de la pièce à transporter qu'il enlève et maintient « accrochée » au moyen de quatre treuils actionnés par le moteur.

On ne peut s'empêcher de songer avec quelque appréhension à la responsabilité qu'assume le conducteur, installé à 4 mètres au-dessus du sol sur un pareil véhicule qui peut atteindre, précise-t-on, la vitesse de 90 kilomètres à l'heure.

C. T.



PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE :

Général Paul Azan, *Franchet d'Espèrey* (Flammarion, 308 pages). Un grand Français, un grand soldat : sa biographie est retracée de main de maître à l'aide de souvenirs personnels et de documents inédits provenant des archives de la guerre ou des papiers du maréchal.

« Officier d'élite, apte à toute fonction », notait son colonel en 1880. Après une brillante carrière en Chine et au Maroc, Franchet d'Espèrey remplace Lanrezac à la tête de la Ve armée. « C'est lui qui a rendu possible la bataille de la Marne », dira Joffre.

Dès octobre 1914 il a conçu un plan de diversion en Europe orientale qui consisterait à diriger un corps expéditionnaire sur Salonique pour prendre l'Autriche à revers par la Serbie en essayant de soulever les Slaves de la double monarchie. Soutenu par Briand et Viviani, combattu par Joffre, ce plan finit par s'imposer, mais sous une forme différente de celle prévue par son auteur. Franchet d'Espèrey continue à se distinguer sur le front d'Occident ; il participe à l'offensive de la Somme. Son fils Louis et son frère sont tués à l'ennemi.

En juin 1917 il est appelé à commander les armées alliées en Orient. C'est là, affirme-t-il de nouveau, que doit être cherchée la décision. « Vingt mille hommes de plus ou de moins ne sont rien sur le front français : ici ils produisent la rupture d'équilibre. » Et, passant outre aux instructions reçues de Paris, il met sur pied le plan stratégique qui mènera ses troupes à la victoire avec le concours de nos alliés serbes et grecs.

On n'utilisa guère par la suite sa profonde connaissance du monde balkanique, et j'ai recueilli moi-même de sa bouche, à Belgrade, les regrets que lui inspirait cette mise à l'écart. Ni son élévation à la dignité de maréchal ni ses fonctions d'inspecteur général des troupes de l'Afrique du Nord ne compensèrent ces regrets. Un grave accident d'automobile le laissa physiquement très diminué, mais avec un moral à toute épreuve. Quand, sur ses derniers jours, Henry Bordeaux alla lui rendre visite, il l'entendit proférer : « Budapest, Vienne, Berlin... Clemenceau et Foch n'ont pas voulu. » C'était l'amertume de sa vie.

« Le seconde guerre mondiale n'aurait pas eu lieu, dit le général Azan, s'il était allé à Berlin dicter la volonté de la France. »

L'HISTOIRE DE MARSEILLE :

Raoul Busquet et Régine Pernoud, *Histoire du commerce de Marseille* (Plon, XX-388 pages). C'est le premier volume d'une série qui en comptera quatre ; M. Busquet s'est chargé de l'antiquité ; Mlle Pernoud, du moyen âge jusqu'à 1291.

Marseille est littéralement née du négoce, c'est-à-dire de la volonté des Phocéens de créer une grande voie commerciale atteignant le nord-ouest de l'Europe, et en particulier le pays de l'étain, par la Méditerranée occidentale et l'isthme gaulois. Ce sont les hommes d'affaires qui administrent la cité, devenue, selon l'expression de Camille Jullian, l' « initiatrice de la Gaule ». Dès le début du VIe siècle avant Jésus-Christ elle ouvrait celle-ci à la civilisation grecque. Et, après l'écroulement de l'empire romain, Marseille maintiendra la liaison entre les royaumes barbares et ce qui subsistera de la civilisation.

Mlle Pernoud a donné à son travail une allure plus analytique. Elle nous montre les Marseillais installés à Acre au début du XIIe siècle, à Tripoli, plus tard à Chypre. Elle nous apporte un luxe de précisions sur le commerce, la navigation, les métiers, le change, les poids et mesures, les transports de pèlerins et de croisés vers les ports de Syrie. Elle fait revivre tout le monde de courtiers, de changeurs et de capitalistes qui anime la cité phocéenne.

Les auteurs sont tous deux chartistes : c'est dire qu'il entre autant de méthode dans leur exposé que de sûreté dans leur documentation. Quand la série que leur livre inaugure sera complète l'histoire de Marseille pourra servir de prototype à nos futures monographies urbaines.

ALBERT MOUSSET.

L'ACADÉMIE DIPLOMATIQUE

L'Académie diplomatique internationale a tenu le samedi 15 octobre, avenue Hoche, sa séance plénière; M. Guerrero, président de la Cour internationale de justice, qui dirigeait les travaux, prononça le discours d'ouverture. L'assemblée entendit ensuite les communications de M. Georges Cahen-Salvador et de M. Ullein Reviczky, professeur de droit public international.

LÉGION D'HONNEUR

Dans la récente promotion de la présidence du Conseil figurent deux savants attachés au Commissariat à l'énergie atomique, MM. Bernard Goldschmidt et Jules Gueron. Tous deux sont nommés chevaliers avec la mention « titres exceptionnels ».

LES CHAMBRES DE COMMERCE A L'HONNEUR

Le 2 octobre 1899, les présidents des Chambres de commerce de France et d'Algérie se réunissaient pour la première fois en assemblée délibérante. Ces réunions se sont perpétuées, et depuis le 4 novembre 1947 les Chambres de commerce de l'Union française y participent. L'assemblée des présidents vient de fêter à Paris, en l'hôtel de l'avenue de Friedland, le cinquantenaire de son institution.

M. Vincent Auriol honorait de sa présence la séance d'ouverture, à laquelle assistaient cent cinquante-trois présidents, représentant les Chambres de commerce de la métropole et de l'Union française, plus de nombreux invités.

P.-E. C.

LES BELLES REVUES DE FRANCE

Préfacé par M. Louis Joxe, directeur des Relations culturelles au ministère des Affaires étrangères, un album paraîtra prochainement destiné à faire mieux connaître dans le monde les grandes revues françaises. Ce sont les éditions « Primauté de la France », 30, rue Galilée (XVIe), qui assurent la publication de cet album où seront présentés les périodiques français qui traitent de la mode, de l'élégance, de la décoration, de l'architecture, des actualités, de la musique, de la littérature.

La diffusion de ce luxueux album, adressé gracieusement, a été étudiée avec un soin particulier et en accord avec la direction des Relations culturelles et avec les attachés culturels ou de presse des ambassades étrangères. Le lecteur trouvera à la fin du volume des bulletins qui lui permettront de souscrire des abonnements aux revues qui auraient plus particulièrement suscité son intérêt.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Gérard Michel, qui part régulièrement « A la recherche des harmonies contemporaines », a capté celles d'Henri Rabaud ; il vient de consacrer à l'illustre et regretté compositeur une séance radiophonique s'appuyant pour la partie musicographique sur l'autorité de Gustave Samazeuilh, de René Dumesnil et de Jacques Chailley. Une classification évocatrice lui a permis de faire briller les multiples facettes de l'art du maître : son talent de poète dans l'églogue virgilienne, qui sonne à merveille par T. S. F., celui de peintre des *Divertissements sur des chansons russes*, de compositeur lyrique à l'inspiration spirituelle et généreuse dans *Mârouf, savetier du Caire*, dont les fragments majeurs, enregistrés par Georges Thill, ont été diffusés. Talent d'artisan aussi, qui apparaît avec *le Miracle des loups*, film qui a eu un vif succès lorsqu'il fut projeté sur l'écran à l'Opéra. Françoise Gobet en a interprété fort bien quelques passages au piano, de son jeu clair, précis et expressif, apportant ainsi conjugalement à Gérard Michel l'aide précieuse de sa virtuosité. Mais la transcription modifie la puissance d'accent des danses et des chansons comme du combat sur les remparts. A défaut d'images et de sonorités orchestrales on a pu entendre quelques-uns des principaux thèmes glanés de-ci, de-là et qui font désirer l'audition intégrale de la partition.

W.-L. LANDOWSKI.

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE. THÉATRE LOUIS JOUVET
Ondine
de JEAN GIRAUDOUX
avec
DOMINIQUE BLANCHAR
LOUIS JOUVET — PIERRE RENOIR
LOCATION OUVERTE de 11 à 18 h.

ATELIER
L'INVITATION AU CHATEAU
de JEAN ANOUILH
DERNIÈRES

AU SERVICE DES SINISTRÉS DES LANDES

Les acheteurs distraits qui le vendredi 14 octobre entrèrent d'aventure dans quelqu'une des boutiques qui bordent l'avenue de l'Opéra durent se croire l'objet d'une illusion en voyant Mme Marie Dubas vendeuse de chocolat ou Mlle Yvette Chauviré faisant choisir des chemises et des cravates.

Le Comité de l'avenue de l'Opéra, qui groupe le haut commerce de luxe de ce quartier, avait décidé, sur l'initiative de son président, M. Bignon, de consacrer le gain d'un après-midi de vente à améliorer le sort des sinistrés des Landes. Une affiche émouvante de Paul Colin indiquait les magasins où avait lieu cette vente de solidarité. Et à l'intérieur on pouvait voir s'activer, diligentes et parfaites vendeuses, outre les vedettes déjà nommées, Mistinguett débitant du café, Viviane Romance essayant des chaussures à des acheteuses, Janine Crispin au comptoir des dragées et des bonbons, etc. Au total une journée parfaitement réussie où le sourire de Paris s'unit à son sens adorable des choses du cœur.

P.-E. C.

POUR LES CHERCHEURS

Afin de remédier aux difficultés que rencontrent les chercheurs à rassembler la documentation artistique dont ils ont besoin, un Centre de recherches et de documentation artistique vient d'être créé à Paris, 101, rue de Prony. Il rassemble des spécialistes qui, sur demande adressée au secrétariat général, se chargent des recherches. Le centre a été fondé sous le patronage des ministères des Affaires étrangères, de l'Education nationale et des Travaux publics. Il sera utile aux collectionneurs et aux conservateurs de musée aussi bien qu'aux éditeurs ou aux metteurs en scène de théâtre et de cinéma, et même aux simples touristes séduits par une région ou par une ville.

Le centre fonctionne grâce à une association dont les membres versent des cotisations de taux variables. Pour profiter des travaux du centre il faut être membre de l'association.

LE « SAVON DE CAFÉ »

Avant guerre un tiers de la production mondiale de café était, chaque année, détruite faute de débouchés. Il est désormais possible d'utiliser les excédents de récoltes. Grâce à un processus chimique les huiles naturelles contenues dans le grain de café grillé peuvent être isolées et employées à la fabrication de savon. Ce savon présente l'avantages particulier d'éliminer au lavage toute odeur; il est, de plus, parfaitement stérile. Sa fabrication peu coûteuse doit permettre sous peu une utilisation industrielle des stocks de café non écoulés.

C. T.

Médaille d'argent au Concours Lépine 1949.
En vente dans les magasins de jouets-sports ou aux Éditions Ed. Dujardin, 63, b. de la Plage, Arcachon.

La Galerie de Seine présente les œuvres récentes d'un jeune artiste plein de talent, Charles Pollacci. Ses peintures sont à la fois puissantes et sensibles, et si Pollacci continue dans cette voie il doit aller loin. Déjà il nous émeut par son sens de la couleur, par ses rapports de tons, par l'esprit qu'il sait mettre dans ses compositions. Il aime la nature et cela se sent, il tente d'en saisir les nuances dans les lumières, dans l'atmosphère, dans la nature même du sol. Ses portraits, ses intérieurs, ses natures mortes sont empreints de cette intériorité et de cette intimité qui présagent la sensibilité d'interprétation de leur auteur.

Hannaux a peint cet été à Venise, et il expose ses toiles à la Galerie Barreiro. Venise a toujours tenté les artistes les plus divers, et nous évoquons certains de ces noms : Corot, Ziem, Marquet, Waroquier, pour n'en citer que quelques-uns, et qui, chacun pour leur part, ont recréé une Venise tantôt conforme à notre propre vision, tantôt entièrement opposée à celle-ci. Hannaux a, pour sa part, dégagé tout le côté coloré et brillant de Venise : il ne s'est pas attardé au mirage de l'eau et du ciel, à la subtilité de l'atmosphère : il a été ébloui par la lumière éclatante, par la rutilance des couleurs, par le chatoiement, déjà oriental, des monuments, des ciels vibrants, des costumes bigarrés.

Paul Hannaux. « La Salute. » Venise, 1940.

Elève de Friesz et de Gromaire, Mme Chaïa Schwartz a évoqué dans ses peintures à la gouache la terre d'Israël et les types de ses compatriotes.

Une chose frappe devant sa peinture : elle a su se défaire de cette « désespérance » juive, de ce tourment incessant qui est le propre de la peinture israélite. Son art est paisible et sain ; on y découvre même une note de sérénité qui émeut. Ses portraits dénotent le sens psychologique de leur auteur, et Chaïa Schwartz accuse chez ses modèles la profondeur de pensée. Dans ses paysages l'artiste a su évoquer la douceur de la campagne, l'ondoiement en délicates courbes des collines. Ses harmonies sont subtiles, dans des gammes bleues et mauves, grises ou vertes, mais ce sont des verts nuancés et brunâtres, jamais des couleurs pures ou des tons crus. (Galerie Hermann.)

MAURICE SÉRULLAZ.

A LA MÉMOIRE DU CARDINAL SUHARD

Lundi 17 octobre, en la cathédrale Notre-Dame de Paris, était célébré un service religieux à la mémoire du regretté cardinal Suhard.

La cérémonie était présidée par S. Em. le cardinal Tisserant, de passage dans la capitale, qui donna l'absoute à l'issue de la messe dite par Mgr Touzé.

Tous les cardinaux français ainsi que de très nombreux prélats assistaient à la cérémonie.

C'est S. Em. le cardinal Lienart, évêque de Lille, qui prononça l'éloge funèbre du cardinal défunt et évoqua, en termes élevés, le souvenir du grand prélat disparu.

LE CONGRÈS NATIONAL DE LA L. F. A. C. F.

La Ligue féminine d'Action catholique française, la grande association féminine catholique qui groupe plus de 2 millions 300.000 adhérentes, a tenu à Paris, les 13 et 14 octobre, son congrès national.

Quinze cents délégués emplissaient la vaste salle de la Mutualité.

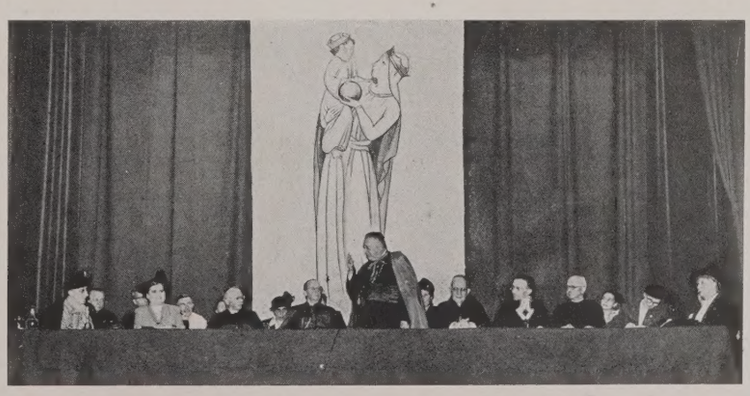
M. Paul Hibout, M. l'abbé Jeanneteau, M. Jean Daujat, le R. P. Carré examinèrent successivement les « grands dialogues du monde moderne » avec la cité, la science et la technique, la raison, l'Eglise : emprise de la cité moderne sur l'homme et devoirs des catholiques ; marche foudroyante de la science, qui, bien orientée, permet de remplir le mot d'ordre de Dieu : « Remplissez la terre et soumettez-la » ; rôle de la raison, humble servante de la foi ; sécurité infinie que donne à tout chrétien l'Eglise toujours en marche et toujours immuable.

Parallèlement les dirigeantes de la ligue, Mmes de Moly, Lefébure, dressèrent le bilan de l'activité de l'année passée : formation des cadres des écoles missionnaires ; campagne pour protester contre la condamnation du cardinal Mindszenty, l'expulsion des écoliers de La Grand-Combe, l'affichage des revues pornographiques, etc.

Avec beaucoup d'émotion M. le chanoine Rodhain parla ensuite de la détresse des habitants de Bethléem, maintenant adoptés par la France, cependant que d'autres rapporteurs évoquèrent le problème de l'enfance déficiente ou parlèrent de l'année sainte et du pèlerinage à Rome.

Après que Mme de Curel eut avec beaucoup de netteté tiré les conclusions et présenté les vœux du congrès, S. Exc. Mgr Feltin, archevêque de Paris, adressa ses encouragements aux ligueuses.

S. Exc. Mgr Roncalli, nonce apostolique, avait tenu à présider la dernière journée du congrès. Il lut aux congressistes un télégramme d'encouragement du Saint-Père.



BRUMMELL 1950

« Suis-je élégant ? interrogeait il y a quelque temps un acteur en renom qui passe pourtant pour arbitre en la matière. Ma foi, c'est sans le faire exprès. Avant tout je désire être à l'aise. » L'homme contemporain n'accepte plus en effet certaines servitudes vestimentaires. En outre il éprouve, semble-t-il, quelque scrupule à discuter les formes et les couleurs de sa « vêture ». C'est pourquoi sans doute les jeunes artistes dramatiques à qui un tailleur du Faubourg-Saint-Honoré avait demandé de présenter ses dernières créations montraient dans leurs rôles de mannequins un aimable embarras. Pour dissiper leur timidité on fit appel aux élégantes d'une grande maison de couture. Rassurés par l'autorité de ces partenaires charmantes, les jeunes gens mirent beaucoup de complaisance à faire valoir la mode masculine qu'on nous convie à suivre cet hiver.

Vous saurez donc que si le bleu pétrole se porte toujours, la vraie couleur de la saison est le marron, un marron spécial appelé « caviar ». Quant aux vêtements de soirée, votre smoking sera traditionnellement bleu nuit ou, plutôt, gris tourterelle, avec des parements de satin noir.

Et l'habit ? Ah ! l'habit ! Nous entrons en plein romantisme. Il est prunelle ou même aubergine. Et la cape se drape en plis harmonieux.

Maintenant peut-être n'êtes-vous pas romantique ou n'aimez-vous pas le violet.

Au surplus, vous pourrez toujours invoquer qu'à cette présentation l'assistance était en majorité féminine.

L'UNION INTERNATIONALE DE LA PUBLICITÉ EST FONDÉE A ZURICH

A la suite de conversations internationales qui se sont poursuivies depuis la fin des hostilités, l'Union internationale de la publicité vient d'être constituée à Zurich.

En plus des quatorze pays déjà signataires, d'autres organisations nationales de publicité seront invitées à se joindre à l'Union internationale de la publicité sur la base des statuts qui tiennent compte des désirs et des besoins des associations principales de l'Europe, de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, associations qui représentent des milliers d'entreprises publicitaires.

Le nouveau bureau exécutif sera composé de : MM. Paul O. Althaus (Suisse), président; Egide Bouchez (Belgique), trésorier, et P-G. Bastide (France) comme secrétaire général.

M. Bernard de Plas (France) a été nommé président d'honneur, et M. Jock L. Henderson (Grande-Bretagne), président honoraire.

M. WATERMAN A PARIS

M. F. D. WATERMAN, directeur de la grande firme américaine et petit-fils du créateur, il y a soixante-cinq ans, du porte-plume à réservoir de sûreté, est à Paris.

Il est venu rencontrer ses concessionnaires d'Europe, parmi lesquels la Société A.-J. Fagard et Cie (Jif-Waterman), agent général pour la France, la Suisse, la Belgique et leurs territoires d'outre-mer, tient la première place.

Grâce aux nouveaux modèles bénéficiant des dernières données de la technique américaine Waterman connaît, en effet, un succès sans précédent.

M. WATERMAN a été heureux aussi de constater la diversité et le goût apportés par les papetiers et spécialistes du stylo dans la présentation de leurs étalages et la belle place qu'ils réservent aux produits de sa marque.

(Communiqué.)

DIJON

FOIRE GASTRONOMIQUE INTERNATIONALE

TOUR PHILIPPE LE BON. — « LA FOIRE GASTRONOMIQUE INTERNATIONALE TIENDRA SES ASSISES A DIJON, VILLE D'ART, CAPITALE GASTRONOMIQUE ET RENDEZ-VOUS DES « GOURMETS ».
Phot. Collot.

C'EST du 5 au 20 novembre que la FOIRE GASTRONOMIQUE, après dix ans d'interruption, renaîtra de ses cendres dans la bonne ville de DIJON, Capitale des Grands-Ducs de Bourgogne, des bonnes spécialités gastronomiques : le cassis, la moutarde, le pain d'épice, à deux pas du grand vignoble bourguignon.

DIJON, ville d'art, reprendra pendant quelques jours l'aspect de fourmilière d'avant guerre pendant les Foires antérieures. Ce sera pour nos hôtes une magnifique occasion de visiter son musée, dont on commémorera cette année le cent cinquantenaire, un des plus complets et des mieux organisés de France, son PALAIS DES DUCS, aux merveilleux souvenirs historiques, l'église Notre-Dame (XIII[e] siècle), la Cathédrale Saint-Bénigne, chef-d'œuvre de l'architecture gothique du XVI[e] siècle, l'Hôtel Chambellan (XV[e] siècle), le Puits de Moïse et tous ses vieux hôtels, témoignages d'un riche passé politique et architectural.

C'est malgré de lourdes difficultés et grâce à l'énergie du Comité Directeur de la Foire que cette manifestation, dont le succès avant guerre était considérable, fera reprendre à de nombreux visiteurs le chemin de DIJON.

M. CLAUDON, Président du Comité de la Foire gastronomique, et M. BOURCIER, Directeur Général de la Foire, ont bien voulu nous donner quelques détails sur la participation nationale et internationale des exposants qui seront réunis dans la capitale de la Bourgogne.

Les grandes spécialités de toute la France s'y sont donné rendez-vous et feront les délices des visiteurs.

De nombreuses manifestations et festivités de tous ordres sont prévues, en particulier la fameuse table de Lucculus, fort célèbre autrefois, fera sa réapparition dans le Hall d'honneur de la Foire. Les restaurants de la ville serviront chaque jour, comme par le passé, les plats bourguignons imposés. Ces manifestations, particulièrement originales et uniques dans leur genre, sont donc assurées d'un parfait succès.

Le cassis, la merveilleuse liqueur créée à DIJON en 1841, délice des petits et des grands, coulera à flots.

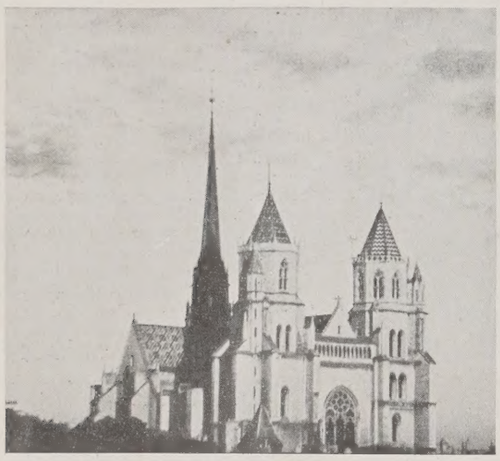
La moutarde de Dijon, au goût si français et qui relève si agréablement nos mets,

le bon vieux pain d'épice de DIJON au miel,

et tous les grands vins qui, autour de BEAUNE et de NUITS-SAINT-GEORGES, siège de la fameuse confrérie du Tastevin, ont fait la réputation de la Bourgogne seront réunis et témoigneront de l'excellence des produits français.

Et cet effort commun de la Bourgogne en faveur du bien vivre et du bien manger se poursuivra le 20 novembre à BEAUNE, où la vente des vins des Hospices recueillera son succès habituel, puis à MEURSAULT, où la Paulée réunira bien des convives.

Amateurs gastronomes, rendez-vous donc tous à DIJON !

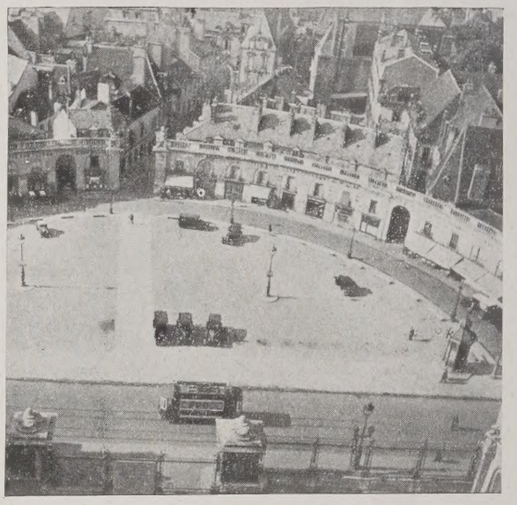


CATHEDRALE SAINT-BENIGNE.
Phot. Gros.

MUSEE DE DIJON.— LES ANGES DU TOMBEAU DE PHILIPPE LE HARDI, DUC DE BOURGOGNE.
Phot. Rémy.

VIEILLE MAISON RUE VANNERIE.
Phot. Gros.

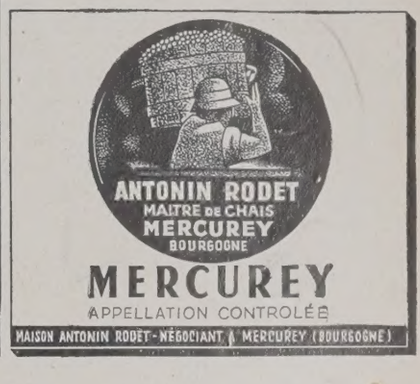
EGLISE NOTRE-DAME.
Phot. Gros.



LA PLACE DE LA LIBERATION.
Phot. Gros.

LE PUITS DE MOISE.
Phot. Gros.

QUELQUES Signatures célèbres en BOURGOGNE



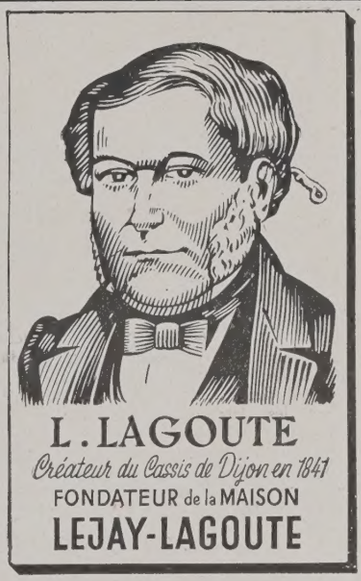
BOURGOGNE, TERRE DES GASTRONOMES

DIJON, capitale gastronomique, est situé au centre de la Bourgogne, terre des plus grands vins du monde. Nombreuses sont les voix célèbres qui ont chanté les beautés et les bontés des grands vins des Côtes de BEAUNE et NUITS.

Ces merveilleux produits, dont la Confrérie des chevaliers du Tastevin, son grand maître, M. G. FAIVELEY, et son grand chancelier, M. Camille RODIER, se sont faits avec tant d'autres les défenseurs, ont les noms célèbres des jolis villages piqués le long de la route qui conduit de DIJON à NUITS et à BEAUNE :

Gevrey-Chambertin — Chambolle-Musigny — Vougeot — Vosne-Romanée — Corton — Pommard — Meursault — Puligny-Montrachet, etc.

A côté de ces nectars, le cassis, dont la Bourgogne est le berceau, connaît de plus en plus la faveur des gastronomes.

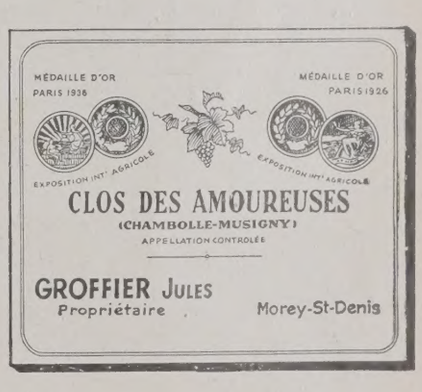


Cette liqueur plus que centenaire, puisque c'est en 1841 que la formule en fut découverte par LAGOUTE, a non seulement de grandes qualités gastronomiques, mais aussi, paraît-il, des avantages thérapeutiques. En effet, nous dit en 1712 l'abbé BAILLY, c'est « le plus prompt des contre-poisons, il est infaillible pour les fièvres pourpres... »

Les gastronomes modernes sont plus intéressés par son goût agréable et par la merveilleuse impression de fraîcheur qu'il donne par les grandes chaleurs, à l'eau fraîche ou à la glace pilée.

Mais la Bourgogne n'est pas seulement le pays du « bien boire », c'est aussi le pays du « bien manger ».

Un bon conseil : venez à la FOIRE GASTRONOMIQUE INTERNATIONALE qui tiendra ses assises du 5 au 20 novembre. DIJON vous y invite, et vous y goûterez toutes les spécialités régionales merveilleusement rassemblées pendant cette période.



ÉMAUX DE LIMOGES

ATELIER D'ART *du Maître Emailleur*

C. FAURÉ

ATELIERS ET BUREAUX : LIMOGES
31, rue des TANNERIES - Tél. : 49-47
Magasin d'Exposition : Édition PARADIS
29, rue de PARADIS, PARIS - Pro. 17-69

SES VASES INIMITABLES

Ses Tableaux Religieux et Profanes

SES LAMPES

Ses Paysages
Ses Bijoux

L'été EN FÉVRIER

Jetez un coup d'œil sur

L'AFRIQUE DU SUD ENSOLEILLÉE

Natation, Surfing, Pêche, Golf, Equitation, Tennis, détente au soleil... l'Afrique du Sud vous offre tout cela. Faites dès maintenant vos plans pour vous y rendre ou en revenir sur UNION-CASTLE durant l'hiver boréal.

Voyagez à bord de

VIA UNION-CASTLE LINE

Pour les Meilleurs Jours de votre Année

Siège social : 3, Fenchurch Street, Londres, E. C. 3., ou toutes agences de voyages.

Préparez votre prochain printemps !

C'EST LE MOMENT DE PLANTER TULIPES ET JACINTHES

Tulipes et jacinthes, jonquilles et crocus, toute cette floraison magnifique que vous admirez chez l'horticulteur ou dans les expositions, vous pourrez l'avoir chez vous : il suffit d'un coin de terre, parterre ou plate-bande, ou même d'un balcon.

Des centaines de variétés aux coloris innombrables, des espèces précoces et tardives échelonnées de fin mars à juin, seront votre enchantement de chaque jour.

Demandez dès aujourd'hui à votre marchand grainier les oignons à fleurs hollandais, robustes et sains : il suffit de les planter dès maintenant et la nature fera le reste.

ELVINGER

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 4e trimestre 1949.
Imprimeur n° 79.